

JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

... Profut nostris in montibus ortum.
Enéide , liv. IX.

M A I 1782.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
589923 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L



JOURNAL DE NEUCHÂTEL.

Trois dissertations de S. E. M. le baron de Hertzberg, ministre d'état, & membre de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin. A Berlin, chez G. J. Decker, imprimeur du roi.

CE n'est point parce que ces trois dissertations sont de M. le baron de Hertzberg, ministre d'état, & qui plus est ministre du grand Frédéric, c'est parce qu'elles méritent d'être distinguées, c'est parce qu'elles sont dignes par elles-mêmes de l'attention du public, que je les annonce avec éloge.

Elles sont écrites avec élégance; mais je crois impossible qu'un étranger, quelque bien qu'il parle notre fantasque langue, soit toujours correct dans le choix de ses expressions, de ses tournures & de ses constructions. Il lui échappera toujours quelque germanisme, latinisme, batavisme, ou autre faute en *isme*, qui le décelera: il aura un beau & bon style plutôt qu'un style correct.

A ij

M. de Hertzberg dit *orcan* pour *ouragan*. Ce que nous appellons *une pelote de neige*, il l'appelle *un peloton de neige*; & en effet la neige se *pelotonne*, & il semble qu'on devrait parler ainsi, que la pelote de neige se ramasse & se durcit entre les mains d'un enfant, au lieu que le peloton de neige se détache du sommet de la montagne, grossit insensiblement en roulant le long de sa pente, & devient avalanche avant que d'arriver dans la plaine. M. de Hertzberg parle donc ici mieux que ne le veut l'usage; ce que font assez souvent les étrangers qui parlent ou écrivent en français. Mais laissons ces remarques minutieuses.

Dans sa première dissertation, M. de Hertzberg démontre, selon moi, d'une manière victorieuse, que les peuples qui détruisirent l'empire romain, & formèrent de ses vastes débris les grandes monarchies qui subsistent aujourd'hui en Europe, étaient originaires, non de la Scandinavie, mais du nord de la Germanie, & principalement de cette partie de l'Allemagne qui forme aujourd'hui la monarchie prussienne. Et si l'on demande comment de ce petit espace ont pu se déborder tous ces flots de peuples, c'est que ces débordemens ont été successifs & ont duré pendant six siècles; c'est que d'ailleurs le torrent se grossissait dans son cours de tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Il est à croire aussi que le nombre des vainqueurs a été fort exagéré par les vaincus.

Est-il donc glorieux d'avoir eu pour ancêtres ces barbares? Oui, ces nations belliqueuses, féroces, également insatiables de gloire & de butin, étaient des nations héroïques. Leurs corps étaient robustes & exercés à la fatigue; leurs mœurs simples & pures; leur ame active, vigoureuse, remplie du noble mépris des dangers & de la mort. La chasteté, en honneur parmi eux, conservait, nourrissait toutes les facultés de leur corps & de leur ame: des mariages féconds fournissaient une abondante population. Par ces moyens, une nation médiocrement nombreuse, mal disciplinée, mal armée, peu unie, partagée en cent différentes peuplades, n'ayant point une véritable forme de gouvernement monarchique, seul gouvernement cependant qui soit propre à la guerre & aux conquêtes, prévalut sur les descendans dégénérés des vainqueurs de l'univers. Sur les ruines de la monarchie romaine s'éleverent cinq ou six monarchies fondées par le peuple vainqueur, moins étendues, il est vrai, mais qui semblaient devoir durer autant que le monde.

Quel grand caractère national! & que ces nations, appelées barbares, sont en effet héroïques & supérieures à tous égards à celles qui les méprisent sans savoir leur résister!... Oui, sans doute, les descendans des Germains ont droit d'être fiers de leurs ancêtres. Oui, le souvenir de leurs hauts faits est propre

A üj

à allumer le feu du patriotisme, à entretenir ce même esprit national.

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il s'est toujours entretenu, soit par l'influence propice du climat du nord, comme le prétend Montesquieu, soit par d'autres causes.

Jamais la Germanie ne fut entièrement soumise aux armes romaines. Jamais ni le Parthé, ni la Gaule, ni Carthage, ne coûtèrent autant de sang, ne se vengèrent avec autant d'éclat, ne résistèrent avec autant de constance. *Quippe regno Arfacis acrior est Germanorum libertas*, disait Tacite. « Le despotisme des Arfacides est moins vigoureux dans ses efforts contre l'empire que la libre Germanie. », Elle eut son Arminius, comme Carthage son Annibal. Deux cents dix ans ne suffirent pas à Rome pour en achever la conquête, (a) au projet de laquelle on fut enfin forcé de renoncer pour se tenir sur la défensive.

Il est vrai qu'après la grande migration, ce caractère national parut languir pendant six siècles, parce que d'autres peuples avaient occupé ces régions, abandonnées par les peuples indigènes. Mais il se ranime sous les margraves de la maison d'Anhalt; & s'il vient à se perdre de nouveau sous le faible gouvernement de princes qui ne résidaient pas dans le

(a) *Tamdiu jam Germania vincitur*, dit encore Tacite. « Depuis tout ce tems on soumet la Germanie. »

Brandebourg, on le voit se déployer sous l'illustre maison de Zollern. Quel vif éclat, il jette aujourd'hui ! L'Europe entière en est éblouie. Un petit état est devenu l'égal des plus grandes monarchies, quoiqu'il n'ait pas le quart de leur étendue, quoiqu'il ne soit que médiocrement fertile, quoique ses souverains n'aient eu que de petits moyens pour faire de grandes choses. Mais ils ont été de grands hommes ; ils ont tout trouvé dans leur génie ; ils ont créé une monarchie aussi puissante, aussi solide que les plus anciennement afferries. Un Philippe, un Alexandre, bien supérieurs à ceux de l'antique Macédoine, ont donné en tout aussi peu de tems au royaume de Prusse une grandeur à laquelle il était plus difficile de parvenir, & qui promet d'être plus durable.

Dans sa seconde dissertation, lue un an après dans l'académie, M. de Hertzberg continue en quelque sorte le même sujet, en se rapprochant de notre siècle : il cherche à exciter l'émulation nationale, en célébrant les talens supérieurs & les courageuses entreprises de *Frédéric-Guillaume*, aïeul du roi régnant, connu sous le nom du *grand électeur*.

Ce prince, dont le mérite n'a été assez apprécié, ni par des contemporains envieux, ni par une postérité indifférente, avait reçu du ciel une de ces ames actives, entreprenantes, fermes, élevées & courageuses, qui font les grands hommes dans tous les genres. C'est lui qui a jeté les solides fonde-

A iv

mens, sur lesquels ses successeurs ont bâti le haut édifice de leur puissance : il a été le digne précurseur du grand Frédéric ; on peut dire qu'il a préparé ses voies.

A son avènement, la Prusse n'était rien, & il sut la rendre respectable. Il fit valoir & soutint ses droits, agrandit considérablement ses états, marcha presque l'égal des rois, leur tint tête, traita avec eux, fut recherché & honoré du titre de *frère*, même par le fier Louis XIV. (a)

Lorsque ce monarque, à la tête de trois cents mille hommes, tomba sur la Hollande, ce fut l'électeur qui le premier, n'en ayant que vingt mille à lui opposer, marcha au secours de la république, pendant que, consternés du succès rapide des armes victorieuses de Louis, l'Espagne, l'Empire & l'Angleterre étaient encore dans une irrésolution timide. Cette héroïque hardiesse rassura & sauva la Hollande.

Dans la suite il eut le grand Turenne pour adversaire, & Turenne n'eut aucun avantage sur lui.

Il soutint long-tems lui seul tout l'effort de la Suede, étonna l'ennemi par la rapidité de ses marches, le battit avec des forces inférieures, & après une guerre glorieuse, ne consentit qu'à l'extrémité

(a) Nous remarquerons ici que, tandis que l'essaim bourdonnant de nos petits écrivains s'efforce d'obscurcir la gloire de Louis XIV & affecte de n'en parler qu'avec un injurieux dédain, M. de Hertzberg l'appelle tout simplement *le grand roi*.

& malgré foi , à faire une paix honorable , quoique forcée , lorsque la France était prête à s'unir à la Suede pour l'écraser du poids de sa puissance. Alors même il ne cédaît qu'à regret aux conseils de ses ministres ; il roulait encore dans son esprit des projets de défense & de guerre. Quand il fallut signer le traité , par lequel il renonçait à la Poméranie Suédoise , *je voudrais* , disait-il dans un noble désespoir , *je voudrais ne pouvoir pas écrire.*

Comme il n'y a dans tout cela ni philosophie , ni bienfaisance , nos gens d'aujourd'hui , s'ils sont conséquens , pourront bien ne pas s'en enthousiasmer. (a) Mais Louis XIV , connaisseur en mérite , & sur-tout en générosité , en élévation d'ame , parce qu'il en avait , devint l'ami du grand électeur : ils se firent des présens réciproques ; & la premiere *berline* qu'on vit à Paris avait été envoyée de cette maniere.

M. de Hertzberg s'attache sur-tout à faire connaître les tentatives vraiment royales du grand électeur pour établir une marine guerriere & commerciale , sa longue persévérance dans cette entreprise , le parti qu'il fut tirer de cette marine naissante , l'audace avec laquelle il envoya sa petite flotte croiser dans la Manche , pour enlever des vaisseaux

(a) Pour les vertus , comme pour les habillemens , chaque siecle a sa guise & sa mode : mode ordinairement très-bien choisie , si l'on y veut faire attention , pour déguiser les imperfections des mœurs particulieres à chaque siecle.

à l'Espagne , dont il ne pouvait obtenir le paiement d'environ deux millions d'écus. Nous ne croyons pas devoir entrer ici dans tous ces détails , quoique très-propres à donner une idée de l'étendue des vues & des ressources de ce génie fécond & hardi que soutenait toujours la persévérante fermeté à laquelle se reconnaissent les grands hommes.

Enfin , dans sa troisième dissertation , M. le baron de Hertzberg , en homme d'état philosophe , propose quelques considérations pleines de justesse sur cette science , aujourd'hui fort à la mode , qui s'applique à déterminer la force des différens états , à comparer le degré de leur puissance , qui (s'il est permis d'emprunter cette phrase de l'Ecriture) pese les royaumes au crochet & les empires à la balance , & que , sans doute , par cette raison on a désignée par le nom de *statistique*.

On mesure ordinairement la force des états par leur étendue combinée avec leur population ; & il est déjà à remarquer qu'on ne parvient qu'avec une extrême difficulté à connaître un peu exactement quelle est la population générale d'un état , parce qu'entre la population , non-seulement de deux provinces , mais de deux paroisses voisines , il y a souvent une différence si prodigieuse qu'elle met en défaut tous les calculateurs.

Mais de plus , à ces deux principes il faut en ajouter trois autres qui ont peut-être encore plus d'influence.

1°. *Une situation avantageuse*, tant pour les communications de la paix que pour les opérations de la guerre. Telle est celle d'un pays dont de vastes mers baignent les côtes, dont les provinces sont traversées dans leur plus grande longueur (& non en largeur) par des rivières navigables qui communiquent entr'elles. Dans la paix, ces rivières ouvrent au commerce un accès facile jusqu'au centre de l'état : en tems de guerre elles en facilitent la défense, en favorisant le transport des vivres, la marche des armées, l'établissement des magasins. Avec cet avantage, un état médiocre l'emporte en force sur un plus étendu.

2°. *La forme du gouvernement & le caractère du souverain.* Un petit état monarchique bien gouverné a incontestablement une force supérieure à celle d'une vaste république : les rois de Macédoine subjuguèrent la Grece, inutilement défendue par le génie de la liberté. Qu'un roi soit à la fois le premier de ses ministres & le premier de ses généraux ; que, comme Frédéric, il soit entre les rois ce que fut entre les savans cet étonnant Leibnitz qui faisait marcher de front toutes les connaissances humaines, qui les cultivait toutes, & toutes avec succès, qui n'ignorait rien : qui tiendra contre un tel monarque ? Qu'est-ce qui résistera à l'ascendant de son puissant génie ? Pitt n'était pas roi : voyez cependant dans la dernière guerre quel poids ce seul homme à la tête du gouverne-

ment mit dans la balance en faveur de l'Angleterre;

Les petits états ont même à cet égard un avantage sur les grands. Il est plus aisé au souverain d'en concentrer les forces , d'en faire une même nation , d'en embrasser d'une vue distincte toute l'étendue , de remplir de son ame & de sa chaleur , d'animer , de mouvoir un corps d'une médiocre grandeur. Le souverain d'un tel état est moins tenté de se négliger ; il tend tous les ressorts de son esprit. Souvent au contraire le roi d'un vaste empire , dans une profonde sécurité , en laisse nonchalamment flotter les rênes. Il en est donc des rois comme du reste des hommes ; c'est la médiocrité qui développe le mieux leurs talens , qui favorise & excite le plus l'effort de leur génie.

3°. *Le caractère national* ; l'enthousiasme patriotique , bien plus énergique aussi dans un état médiocre que dans un grand état , bien plus susceptible d'y recevoir sa forme , pour ainsi dire , du génie du souverain. Dans un gouvernement monarchique , une nation qui , sans être ni légère , ni indolente , n'est pas non plus inquiète , aura une patrie , & voudra avoir son nom à elle , & s'enflammera au seul son de ce nom. Telle est la nation Prussienne.

M. de Hertzberg propose ici à l'académie de remplir désormais ses mémoires des éloges historiques de cette foule d'hommes illustres qui ont vécu dans la Prusse ; & nous pensons que cette idée utile

aura été adoptée avec empressement. L'histoire littéraire en profitera.

Il est étonnant combien cet état assez peu ancien & assez médiocre fut toujours fertile en grands hommes. *Salve, Borussia tellus, magna virum parens!* peuvent s'écrier ses habitans, avec le même enthousiasme que Virgile avait si justement pour sa terre natale. Sans compter ici ses souverains, ses héros guerriers, ses grands ministres d'état, trop peu connus du reste de l'Europe, *vate quia carnera sacro*; je ne nommerai que les plus illustres de ceux qui se sont distingués dans la philosophie & la littérature. Leibnitz, créateur de l'académie de Berlin, & qui lui seul valait une académie entiere; Wolf, dont la méthode lente, mais lumineuse, a éclairé tour-à-tour toutes les avenues du temple des sciences; Otto de Guerika, à qui l'on doit la machine pneumatique; Copernic, inventeur de notre système d'astronomie; Lambert, qui a, pour ainsi dire, reculé les limites de l'univers, peuplé les déserts des cieux de nouveaux astres, & dont le génie, trop à l'étroit dans le ciel, tel qu'on le connaissait,

S'élança par-delà les murailles du monde.

Le sublime Opitz, restaurateur de la poésie allemande; Canitz, dont les satyres ne le cèdent peut-être pas à celles d'Horace; Kleist, né avec cette ame de feu, cette sensibilité exquise, & cette pente à l'enthous-

fiatisme pour tout ce qui est beau, qui fait les grands poètes : & dans d'autres genres moins connus du vulgaire des littérateurs, les Euler, les Pott, les Stahl, les Boehmer, & Hofmann, dont le nom du moins n'est ignoré de personne ; & Puffendorf, que notre siècle gâté ne lit & n'estime point assez : tous ces génies appartiennent à la Prusse ; elle peut s'en honorer. Les célébrer, ce sera renforcer le caractère national.

Voilà donc trois principes de force politique, non moins dignes d'attention que l'étendue & la population. Souvent même avec ces trois avantages on a vu l'état le moins étendu & le moins peuplé gagner une supériorité décidée. Que de fois, dans le choc de deux états, le plus grand a été brisé ! que de fois, dans la lutte continuelle des nations, la plus puissante en apparence a succombé ! Une poignée de Macédoniens subjuguait la Perse ; une poignée de Tartares soumit en moins de rien la Chine ; quelques hordes d'Arabes renversèrent l'empire romain.

Il est vrai cependant que de semblables révolutions ne sauraient plus guère avoir lieu. Tous les trônes de l'Europe paraissent aujourd'hui bien affermis ; & presque tous sont occupés par des souverains habiles. De nombreuses forteresses & de grandes armées toujours sur pied sont pour chaque puissance un ferme rempart qui lui assure la conservation de ce qu'elle possède. La jalousie respectueuse des diffé-

rens états est encore pour chacun d'eux un garant plus sûr de sa propriété. Du Nord on veille sur le Midi, & du Midi sur le Nord; sur-tout les états voisins s'observent l'un l'autre: tout a pris de la confiance, & doit naturellement demeurer à peu près tel qu'il est.

Mais par-là même les états moyens n'en ont-ils pas d'autant moins à craindre de la part des grands états? N'en sont-ils pas d'autant plus capables de lutter avec égalité contr'eux?... Au reste, qui fait, après tout, quelles révolutions peut amener l'avenir?

*Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus,
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat. (a)*

C'est ainsi que j'ose hasarder quelques raisonnemens politiques, ne craignant pas de m'égarer, puisque j'ai pour guide un grand ministre d'état qui, réunissant à l'exemple de son maître, les connaissances littéraires à la science du gouvernement se montre digne de servir un tel souverain. C.

(a) Un Dieu sage a plongé l'avenir dans la plus impénétrable nuit; il rit de tous les vains efforts que fait l'inquiète curiosité des mortels pour y lire ce qu'il veut leur cacher.



*La Destruction de la ligue , ou la Réduction de Paris :
piece nationale , en quatre actes . Amst. 1782.*

ON fait assez que j'aime Shakespeare , & que je n'aime pas les drames. Or cette *piece nationale , en quatre actes* , (a) ayant quelquefois le ton de Shakespeare , & quelquefois celui de nos drames , j'en suis , en critique conséquent , quelquefois content & quelquefois mécontent.

« C'est à la poésie dramatique qu'il appartient d'animer l'histoire languissante & froide dans ses narrations. . . Ainsi commence la préface de notre auteur. En cela je pense comme lui. L'histoire d'Angleterre se lit dans Rapin Thoyras : elle vit dans les pieces de Shakespeare.

Voilà donc en effet un nouveau genre , & très-essentiellement distinct du drame domestique. En quoi ? Vous le voyez : en ce que l'intérêt est ici tout autrement grand , les personnages connus , & le défaut de vraisemblance , s'il y en a toujours couvert par la vérité. Ce n'est plus un roman bourgeois héroïquement dialogué , où des acteurs imaginaires , qui tous parlent comme des livres , & font

(a) Pour n'avoir absolument rien de commun avec la tragédie en cinq actes , c'est très-bien pensé de n'en faire que quatre ; & cela aussi est un trait de génie.

assaut

assaut de beaux sentimens, disent avec de grands mots des choses communes : c'est l'histoire mise en scenes , & cela vaut mieux. (a)

L'auteur témoigne ensuite du regret de ce que la nation française ne fut pas profiter de l'instant de crise & de fermentation où se trouvaient les esprits au tems de la ligue , pour dicter à Henri IV *un contrat généreux* avec son peuple , que ce bon roi *eût signé avec noblesse* & sans répugnance. Au lieu de penser à cela , on le força d'aller à la messe. *Ainsi par une opposition fatale , & trop bien marquée dans l'histoire , le courage & les lumieres ne se rencontrent presque jamais ensemble.* Cette réflexion n'est que trop vraie , & elle ne l'est pas à l'avantage des siècles de lumiere. Il est bien singulier que les ames se refroidissent & s'affaiblissent à mesure que les esprits s'éclairent ! D'où vient , sinon de ce qu'on discute trop le pour & le contre de chaque chose , on détaille trop ce qu'il faudrait voir en grand , & on ne s'enflamme plus pour rien ? Car l'homme disgracié de la

(a) *Quoi ! disait M. Jourdain , tout enchanté de la découverte , quand je dis , Nicole , apportez - moi mes pantoufles & me donnez mon bonnet de nuit , c'est de la prose ! Cela est admirable , & je vous suis le plus obligé du monde de me l'avoir appris. Il y a quarante ans que je faisais de la prose sans le savoir . . Amateurs & amatrices du drame , vous voyez bien où j'en veux venir. Vous êtes fiers aussi de faire de la prose ; & depuis qu'on vous a appris que vous en faites , votre prose s'est gâtée.*

Mai 1782.

B

nature , dont les yeux produiraient l'effet du microscope , ne serait pas frappé de la beauté même de Vénus. Il en différerait bien peut-être , mais toujours froidement , comme un sourd peut connaître à fond tous les principes de l'harmonie. . . O passions ! feu céleste ! ame puissante des vertus ! si nos lumieres vous éteignent , il faut que ce ne soient pas de vraies lumieres ; nous les payons trop cher. J'y renonce , je n'en veux point à ce prix. Eh , qu'ai - je à faire de lumieres sans chaleur ?

A l'occasion de ces troubles de la France , l'auteur expose ses idées sur la guerre civile , qu'on représente ordinairement comme la plus odieuse de toutes les guerres , & qu'il regarde comme la seule qui puisse être quelquefois nécessaire , légitime dans son principe , salutaire dans ses effets , capable de régénérer une nation. Il peut avoir raison. Mais on trouvera cette idée hardie ; on l'accusera d'être dangereuse ; on objectera les guerres civiles de Rome , qui la conduisirent à l'esclavage. Et il est vrai que , pour devenir entièrement juste , cette idée a besoin d'être mieux expliquée & plus restreinte. Dans une république , par exemple , soit qu'on ne combatte que *pour le choix des tyrans* , soit que les différens ordres de citoyens s'entr'égorgent pour des droits contestés , je ne vois pas trop ce qu'il peut en résulter que du mal. C'est proprement par un soulèvement , & non par une guerre civile , que la Hollande & la Suisse ont

acquis la glorieuse & douce liberté dont elles jouissent : tous les citoyens ne formaient ensemble qu'un seul & même parti contre le tyran étranger & les satellites de la tyrannie. Et autant cette première révolution fut avantageuse pour ces républiques , autant les guerres civiles , qui pourraient aujourd'hui s'allumer dans leur sein , leur seraient nécessairement funestes. Un soulèvement universel les a fondées ; des dissensions les mettraient sur le penchant de leur ruine ; la guerre civile ne serait bonne qu'à les détruire.

Nous ferons honneur à l'auteur de la manière sentée dont il s'exprime au sujet du héros de sa pièce , Henri IV. Il le loue , mais avec assez de modération pour que je puisse moi-même souscrire à l'éloge qu'il en fait : il l'apprécie ce qu'il vaut , & convient qu'un enthousiasme idolâtre a exagéré depuis un demi-siècle ses bonnes qualités : seulement veut-il qu'on respecte ce modèle conventionnel , qu'on embellit à l'envi de toutes les vertus royales , pour le proposer à l'imitation des rois vivans. . . C'est parler raison , cela ! & à ces conditions on peut traiter.

Voilà pour la préface , que j'ai trouvée très-bien écrite & très-intéressante. Une chose seule m'en a déplu : c'est l'annonce , la décourageante annonce qu'on en veut au fanatisme dans la pièce. . . Quoi , toujours au fanatisme , pour la mille & unième fois ! Eh , messieurs , n'aurez-vous donc jamais de pitié de vos pau-

B ij

vres lecteurs , qui ne sont point fanatiques ? Par combien d'heures d'ennui vous leur faites expier d'anciens attentats , auxquels ils n'ont aucune part ! Vous êtes comme ces braves soldats Grecs , dont aucun ne passait auprès du cadavre d'Hector sans lui donner son coup de lance. Et vous avez beau nous dire qu'il est toujours utile de cribler le monstre de nouveaux coups ; cela n'en est malheureusement pas moins ennuyeux : comme dit quelque part Jean-Jacques Rousseau , *autant vaudrait aller au sermon*. De grace , messieurs , considérez que , si vous ne vous laissez point de prêcher sur ce sujet épuisé , nous sommes très-las de vous entendre.

Mais de plus , je soutiens que vos éternels sermons font un grand mal (outre celui d'ennuyer) c'est d'augmenter l'indifférence générale , qui ne fait déjà que trop de progrès : il faudrait aujourd'hui travailler à renforcer & non à affaiblir tous les sentimens. Nous tombons en langueur , & vous nous administrez des remèdes contre la fièvre... J'allais oublier que j'ai déjà dit ailleurs tout ce que je dis là. Tâchons de ne pas nous répéter , & venons à la pièce.

C'est donc la *Réduction de Paris* qui en fait le sujet ; & il s'agit de peindre les horreurs de la famine , la misère du peuple , les artifices & la tyrannie des ligueurs , l'ascendant qu'ils avaient su prendre sur l'esprit d'une multitude imbécille , & la clémence de Henri.

Pour cela , l'auteur nous transporte dans une famille de bourgeois notables , où regne déjà la disette. Le pere , tout rempli de fanatisme , ne veut pas même qu'on murmure de manquer de pain , compte sur le secours prochain du ciel , n'écoute que les prêtres ligueurs , & aimerait mieux mourir que de se soumettre à Henri , dont l'abjuration n'est qu'un crime de plus à ses yeux. C'est l'*Orgon* de Moliere dans *le Tartuffe* : c'est lui trait pour trait.

Sa femme , moins dévote que lui , souffre moins patiemment la faim , & voudrait fort que le siege finît. Son fils sur-tout est très-impatienté des promesses des prêtres : il aimait la jeune Lancy , dont son pere est le parrain ; il devait l'épouser. Mais le pere de son amante sert dans les troupes de Henri , & dès-lors il n'est plus question de mariage avec la fille d'un traître : à peine le pere Hilaire (c'est le nom du bourgeois) se laisse-t-il engager à la recevoir dans sa maison , où elle vient à demi morte chercher un asyle. Cette petite intrigue d'amour marche , comme elle peut , au travers du tumulte Shakespéarien de cette piece.

En général , je ne trouve pas bon que l'auteur se soit ainsi resserré dans l'enceinte d'une famille particuliere , dont tous les membres parlent un langage métaphorique , sentimental , *dramaturgique* , qui n'est celui ni des bourgeois de Paris ni de personne. Et puis comment m'intéresserais-je beaucoup à cette

B iiij

famille Hilaire ? Ces scènes domestiques m'attachent peu , & elles me distraient ; elles me font perdre de vue la détresse générale , pour fixer mon attention sur des intérêts particuliers. Je vois là une duplicité d'intérêt très - réelle & très - sensible.

Ceci est bien différent de la méthode de Shakespeare. Dans ses pièces historiques ce poète ne mêle point aux personnages réels des personnages inventés ; il ne réunit point l'intérêt sur une seule famille ; & si de tems en tems vous y trouvez quelque scène domestique , elle ne fait que passer ; elle est isolée ; elle est absolument subordonnée à la grande intrigue , au grand intérêt de la pièce ; en sorte que vous n'êtes toujours occupé que du public , vous ne voyez dans le particulier que le public. Ici au contraire on s'intéresse pour le public à cause du particulier : c'est pour que la famille Hilaire ait du pain , c'est pour qu'Hilaire fils épouse la jeune Lancy , qu'on souhaite la réduction de la ville , tant que la scène est dans la famille Hilaire. On voudrait alors défabuser ce bonhomme entêté , & lui faire entendre raison. Quelques scènes après , ce n'est plus cela : on est au camp de Henri , ou dans une rue , ou à la Bastille ; on voit avec indignation l'insolence des principaux ligueurs , les violences des soldats qui maltraitent les citoyens ; on ne se souvient plus guère des Hilaires : ce n'est plus leur famille , c'est tout un peuple qu'on plaint.

Ces scènes historiques & publiques , il y en a

quelques-unes dont je suis très-content, qui sont vraiment dans la manière de Shakespeare, & que je ne trouverais point indignes de lui.

Telle est sur-tout, à mon gré, la dernière scène du second acte, où Henri, environné d'une foule de peuple qui lui expose sa misère, lui promet avec émotion de la faire cesser. *Nos maux finiront*, dit le bon roi, *nos maux finiront*, s'écrie un homme du peuple; & la foule répète avec joie : *nous aurons la paix*, *nous aurons la paix*, dit le bon roi. La reconnaissance de cette multitude satisfaite éclate alors par des acclamations bien populaires. *Il nous donne du pain*; *il est catholique*!... *Il nous donne du pain*; *il doit régner*... *Il n'est point huguenot*; *prions Dieu pour lui*... *Vive le roi*!... *Vive le bon roi*, *qui nourrit ses ennemis*! Cela m'a paru d'une naïveté touchante.

Ce sont encore de belles scènes, que celles où paraît Langlois, homme du commun, député à Henri par le gouverneur de Paris. Dès qu'il paraît, Henri lui dit vivement :

« Te voilà? ... Eh bien, la lettre ?

LANGLOIS. Sire, je n'en ai point,

HENRI. Comment, tu n'en as point ?

LANGL. Je ne suis point un simple courier, mais un agent de confiance. Mes instructions sont verbales.

HENRI. Eh, pourquoi donc rester si long-tems ?

B iv

LANGL. Votre majesté ne fait pas tout ce qu'il faut de précautions pour entrer & pour sortir de la ville & de chez monsieur le gouverneur. (a)

HENRI. Qu'a-t-il dit ?

LANGL. De répondre à votre majesté, lorsqu'elle me demanderait la lettre : *les Brissac ont toujours été fideles à leur patrie & au roi.*

HENRI. J'entends. Reste là un moment. »

Le roi va écrire, & Langlois reste avec Biron, qui l'interroge sur l'état de la place. « Ils sont donc aux derniers abois dans la ville, lui dit-il, puisqu'ils ont renvoyé les bouches inutiles ?

LANGL. Ah, monsieur, heureux ceux qui sont dehors ! Il n'y a plus de place dans les cimetières, ni dans les églises, pour enterrer les morts.

BIRON. Que me dites-vous ?

LANGL. On peut compter à présent sur quinze cents hommes qui expirent chaque jour. (b)

BIRON. Il ne leur reste donc pas un muid de farine ?

LANGL. Une mere a mangé son enfant. (c)

(a) Je ne crois pas qu'il soit exact de dire, *entrer & sortir de*, ces deux verbes n'ayant pas le même régime... Au reste, Brissac était observé & comme gardé à vue par les ligueurs.

(b) Petite chicane de style. *Compte-t-on sur* une défaite, un désastre, une mort ?... Oui bien sur une victoire ou un succès.

(c) Ce n'est qu'ainsi en deux mots qu'il faut parler d'un événement si horrible. Alors ces deux mots sont su-

BIRON. Ciel! . . . Et comment , dans leur désespoir , ces malheureux n'égorgeant-ils pas la garnison ?

LANGL. La garnison les égorge.

BIRON. Et les prêtres souffrent de telles horreurs ?

LANGL. Les prêtres appellent ceux qui meurent des martyrs.

BIRON. Et ces infortunés se croient tels ?

LANGL. Ceux qui survivent parlent de la gloire de les imiter. On promène le saint - sacrement dans les rues pour fortifier les courages ; voilà le pain qui les nourrit. Si un homme tombe dans la foule en expirant de besoin , *encore une ame dans le ciel !* s'écrie le prêtre ; *rejoignez - vous - en avec moi. Venez , mes amis , touchons tous ses vêtements , & prions - le d'intercéder pour nous.*

BIRON. Pauvre patrie! . . . l'humanité *sainte* (a) a déserté les autels ! Où s'est - elle réfugiée ?

LANGL. Dans le cœur de Henri. (b) »

Cette scène est d'une belle simplicité , & d'une fidélité historique remarquable. La précision des réponses de Langlois m'a fait le plus grand plaisir,

blimes. C'est le *Patrocle est mort*, d'Homere. Amplifiez , vous gâtez tout.

(a) Eh bien , par exemple , voilà une épithète qui sent son drame. Car , en parlant , on ne dit point , *l'humanité sainte* ; on dit tout simplement , *l'humanité*.

(b) Cela est beau , si l'on veut : mais on voit trop que Biron n'a dit ce qui précède que pour donner lieu à Langlois de répondre ceci.

Henri revient. « Prends cette bourse & cette lettre ; dit-il à Langlois : l'argent pour toi , la lettre pour Briffac.

LANGL. Je ne prendrai ni l'un ni l'autre.

HENRI. Pourquoi ?

LANGL. J'expose ma vie pour mon roi avec plaisir , même avec joie ; je ne la vendrais pas pour tout l'or du monde. (a) Si vous me renvoyez à M. de Briffac , j'y retourne , mais sans lettre.

HENRI. Sans lettre ?

LANGL. Oui. Je serai arrêté , interrogé , fouillé . . . Dites-moi ce que vous voulez qu'il sache ; il le saura de vive voix. (b) Songez que , quand j'aurai votre secret , j'en serai plus maître au milieu des tourmens que la famine n'est maîtresse des entrailles qu'elle dévore. (c)

HENRI. (*Après un moment de silence.*) Ami , je sens en ce moment que je ne suis pas si grand que toi.

(a) Avec ces sentimens , il n'est pas apparent que le généreux Langlois eût servi pour de l'argent dans des troupes étrangères.

(b) Que n'a-t-il dit cela d'abord ? Il devait bien penser que le roi allait écrire.

(c) Cette expression n'est pas naturelle : on ne parle point ainsi. Dans une tragédie où tout est exagéré , je ne la reprendrais pas ; mais si vous voulez faire des conversations en prose , je ne vous passerai jamais rien de semblable : parlez absolument comme on parle. Point de grâce pour vous.

LANGL. *s'inclinant.* Henri sera toujours le héros de la France ; & mon premier devoir est de mourir pour elle & pour lui. » (*a*)

Henri le charge de dire à Brissac qu'il se tienne prêt pour le lendemain à quatre heures du matin.

« A quatre heures du matin ? . . . Cela suffit , fire ; je lui rendrai vos propres paroles.

HENRI. Echappe aux gardes , aux espions.

LANGL. J'échapperai. » (*b*)

Ce beau trait est historique. Le nom du subalterne Langlois mérite bien , comme on voit , d'être immortalisé.

Il y a beaucoup de vérité dans les scènes où l'auteur met en action les soldats de la ligue , où ils forcent les maisons , enfoncent les portes , fouillent partout , pour enlever aux bourgeois barricadés chez eux le pain que le roi leur a fait distribuer. Le tumulte , l'avidité , l'empressement , la brutale joie de cette soldatesque ; l'effroi , le désespoir du citoyen affamé qui demande en grâce qu'on lui laisse au moins un pain , qui essaie de l'arracher , à la faiblesse duquel on insulte : tout cela est représenté au naturel. Une

(*a*) Le sentiment qu'a exprimé Henri était sublime : la révérence & le compliment de Langlois me semblent un peu fades. A sa place , je me serais tu.

(*b*) Est-il besoin d'avertir , comme le fait l'auteur , que Langlois dit ce mot *avec une modeste & noble fermeté* ? Sans que je le dise , vous aurez bien l'esprit de le deviner.

vieille femme veut - elle arrêter ces furieux ? ils la renversent & passent avec une indifférence barbare : Une jeune fille à genoux implore leur pitié : l'un d'eux , plus jeune que les autres , lui jette du pain ; mais un vieux le ramasse , en lui disant d'un ton dur : *que fais - tu ? dis ! ... C'est bien là la nature.*

J'aime encore , comme vive & fidelle peinture des mœurs , les scènes où l'on voit les chefs des ligueurs manger , boire & converser ensemble , se communiquant leurs projets , se racontant leurs exploits , se vantant les uns aux autres de l'art avec lequel ils abusent le peuple , parlant de leurs espérances & de leurs craintes ; tandis que , dans des cachots voisins , les gens qu'on y a jetés par leurs ordres , poussent des gémissemens douloureux , & demandent la mort comme un bienfait , sans pouvoir obtenir d'eux la moindre pitié.

Ainsi je rends justice aux beautés de cette pièce. Mais je vois aussi ses défauts.

C'en est un que d'avoir trop peu différencié les caractères des principaux ligueurs qui se ressemblent presque tous l'un à l'autre. C'en est un que de n'avoir pas donné à Guincestre & à Aubry un ton d'enthousiasme plus véhément , plus entraînant. C'en est un , que de leur avoir fait faire l'étourderie de parler en scélérats dans la maison Hilaire , sans prendre garde à la vieille qui les écoutait : Tartuffe dans Molière est bien plus précautionné. C'en est un , que d'avoir mis

dans la bouche des Hilaires les raisonnemens philosophiques & politiques que chacun fait aujourd'hui, & que personne ne faisait alors : on voit qu'ils ont été à l'école de l'auteur.

Si la piece a un héros, c'est Henri IV ; & son rôle manque d'intérêt, ou du moins n'est pas à beaucoup près aussi intéressant qu'il devrait l'être. Combien il l'est davantage dans *la Partie de chasse de Henri IV* ! Ici son langage est trop ennobli : il a perdu sa gaieté, sa naïveté, sa popularité, son originalité, son *ventre - saint - gris*, & toutes ses dépendances. Il raisonne, il s'exprime en beaux termes, il a du style : ce Henri IV ne répond point à l'idée qu'on s'en forme. L'auteur, amoureux de l'expression de *la poule au pot*, l'a fait entrer dans sa piece. Il aurait donc fallu, pour conserver ce dicton qui lui plait si fort, donner à celui qui l'emploie un autre langage, lui conserver plus fidèlement le langage qui lui était propre, qui le caractérisait. Ce caractère & ce style, quoiqu'au-dessous de la majesté épique, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, & par conséquent peu digne de la grande & vraie tragédie, aurait été à sa place dans une piece de la nature de celle-ci.

Il y a entre Henri & Sulli une longue scene, une scene qui ne finit point, où ils font des raisonnemens de théologie politique à perte de vue à l'occasion de l'abjuration de Henri. Il se la reproche, & franchement il a raison : car on a beau dire, ce fut un acte de

faiblesse, il y entra de la mauvaise foi ; & de qu'on peut alléguer de mieux pour excuser cette démarche , c'est ce que lui-même en a dit gaiement à sa manière : *Paris vaut bien une messe*. Toutes les fois qu'on est embarrassé à justifier complètement une action quelconque, un peu d'esprit & de plaisanterie sont une merveilleuse ressource.

On sera peut-être surpris que Sulli, qui était bon protestant, parle en déiste dans cette scène, & dise à Henri : *point de remords, sire ! les rois doivent dominer les religions, & ne s'attacher qu'à celle qui, composée d'élémens purs, découle du sein de la divinité*. . . Pauvre Sulli, de ta vie tu n'as rien su dire de si beau que cela.

Une remarque encore sur ces longues scènes, assez fréquentes dans nos drames : c'est qu'il faut qu'elles soient supérieurement bien écrites pour ne pas être ennuyeuses. Il ne suffit pas qu'elles soient bien raisonnées : sans le mérite de la poésie du style, de la nouveauté des pensées & des expressions, elles ne peuvent se soutenir. Voyez les longues scènes de Corneille & de Racine, dans *Cinna*, dans *Sertorius*, dans *Mithridate*, dans *Britannicus* : comme elles sont travaillées ! comme elles étincellent de beautés ! Presqu'à chaque phrase l'originalité de l'expression, ou la vivacité de l'image, ou la profondeur & la force du raisonnement vous attache, vous frappe &

vous étonne. Auteurs dramatiques, ou écrivez comme eux, ou abrégez vos scènes.

Après cette critique, revenons à dire que la pièce critiquée a de très-grandes beautés de détail, comme nous l'avons vu, & que ce genre est fort supérieur à celui du drame.

Aussi attendons-nous avec impatience *la Mort de Louis XI, roi de France, & Philippe II, roi d'Espagne* : pièces dans le même genre, que l'auteur promet au public à la suite de celle-ci. Ces deux sujets nous paraissent plus heureux & plus féconds que celui de la *Réduction de Paris*. En effet, quels hommes à peindre que Louis & Philippe ! à quels profonds développemens de pareils caractères peuvent donner lieu ! Qui fait aussi bien choisir donne une grande espérance de bien exécuter : le même discernement qui lui a fait sentir la beauté du sujet, lui apprendra sans doute à en tirer le grand parti qu'il paraît possible d'en tirer.

Au reste, si quelqu'un trouvait que je n'ai pas rendu assez de justice à la *Destruction de la ligue*, qu'il s'en prenne à la malheureuse ressemblance de cette pièce nationale avec les drames. Je ne me connais point en drames. C.



Histoire de la république romaine dans le cours du septieme siecle, par Salluste ; en partie, traduite du latin sur l'original ; en partie, rétablie & composée sur les fragmens qui sont restés de ses livres perdus, remis en ordre dans leur place véritable, ou la plus vraisemblable, par M. DE BROSSE, président au parlement de Dijon, & membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, trois gros volumes in-4°. Dijon, chez L. N. Frantin, imprimeur-libraire du roi, 1777.

QUOIQUE cet excellent ouvrage soit imprimé depuis cinq ans, comme il n'est pas connu de nos littérateurs Suisses, & qu'un littérateur ne saurait, pour ainsi dire, s'en passer, je crois devoir le leur annoncer. On m'assure d'ailleurs, à mon grand étonnement, que la plupart des journalistes n'en ont pas dit un mot.

L'étrange omission ! S'il est un monument précieux d'érudition, de travail & de goût ; s'il existe un recueil de recherches exactes, approfondies & toutes intéressantes sur les antiquités de Rome ; s'il est un ouvrage à la fois agréable & savant, un ouvrage étonnant à tous égards, un ouvrage où l'on ait attrapé le vrai goût de l'antique, un ouvrage qui mérite d'être regardé comme un chef-d'œuvre en son genre : c'est
incontestablement

incontestablement celui-ci. . Littérateurs ! il vous faut ce livre : jusqu'à ce que vous l'ayez lu , vous vous trompez si vous croyez connaître l'histoire romaine de ce siècle-là.

Il vous transporte au milieu de Rome : il en connaît à fond ; il vous en indique avec précision les rues , les places , les moindres usages : il est , & vous met parfaitement au fait de tout , des parentés , des relations , des généalogies , des intrigues : l'esprit général de la nation ; & celui des différens partis , le caractère & les vues de tous ceux qui ont eu quelque influence plus ou moins grande sur les affaires publiques ; il a tout vu , tout démêlé , tout approfondi. Assurément M. de Broffe était de ce tems-là ; il faut qu'il ait vécu avec tous ces gens-là , avec Cicéron , Caton , Catulus , Hortensius , Lucullus , César & Pompée : sans cela , les connaîtrait-il si bien ?

Quand je l'ai lu une heure de suite , la tête m'en tourne ; je suis devenu Romain ; l'illusion est complète : je ne pense plus qu'à Sertorius , à Spartacus , à Mithridate ; il a évoqué leurs ombres ; elles m'apparaissent. . . Jamais je ne compris mieux la vérité de ce qu'a dit si heureusement M. de Lamotte , que le privilège de l'histoire est de nous rendre

Contemporains de tous les siècles
Et citoyens de tous les lieux.

O que j'ai regret que cette histoire n'ait que trois
Mai 1782.

C

volumes in-4° ! que n'ai-je toute l'imposante histoire romaine de la plume de cet écrivain , écrite avec la même étendue , enrichie de notes aussi détaillées , aussi agréablement instructives ! Je me consolerais aisément de n'avoir plus la grande histoire de Trogue-Pompée : elle ferait remplacée , & autant que je puis le conjecturer , avantageusement remplacée.

Ceux dont la paresse s'effraie de la lecture d'un ouvrage historique un peu volumineux , sont privés d'un grand plaisir. Car enfin , ce n'est qu'autant que les faits sont déduits au long & présentés avec tout leur accompagnement & leur cortège de circonstances & de détails , qu'ils peuvent faire sur l'esprit du lecteur une impression assez profonde pour le transporter aux tems & aux lieux dont il lit l'histoire , pour le naturaliser dans un pays étranger , pour le faire entrer dans la familiarité de gens qu'il n'a point connus. En fait d'histoire , laissons là les anecdotes & les abrégés ; lisons Tite-Live & Plutarque.

Notre auteur a trouvé le moyen de réunir en soi le mérite de ces deux anciens historiens. Il est Tite-Live dans le texte , & Plutarque dans les notes. J'ai été flatté de voir que je me fusse rencontré avec lui sur les avantages de cette méthode. *Avec quel plaisir , avais-je dit dans un de mes précédens Journaux , (a) ne lirait-on point une histoire écrite du style de Tite-*

(a) Voyez décembre 1780 , p. 67 & 68.

Live, avec des notes dans le goût de Plutarque ! Ce que j'avais vaguement imaginé, M. de Brosse l'a parfaitement exécuté.

Que l'épigraphe qu'il a choisie est heureuse ! & qu'elle convient bien à son Salluste ressuscité ! C'est une phrase élégante & pleine de sens, de Cornelius Sisenna, ancien historien, dont il ne nous reste que peu de courts fragmens. *Litteris gesta iccirco continentia narravimus, ne vallicatim aut saltuatim scribendo, lectorum animos impediremus.* Essayons de traduire. « Nous avons préféré une narration suivie & continue, parce qu'une manière d'écrire l'histoire, ou décousue & morcelée, ou sautillante, ne nous paraît propre qu'à embrouiller l'esprit des lecteurs. »
Avis aux *anecdottiers*.

Mais je m'aperçois que mon enthousiasme pour l'ouvrage m'empêche d'en rendre un compte un peu méthodique. Il faut pourtant y venir.

Il y a deux parties. La première & la moins considérable est une traduction de ce qui nous reste de Salluste. Chacun connaît l'histoire de la conjuration de Catilina & de la guerre contre Jugurtha; deux morceaux précieux à tous égards, écrits avec une précision & une force singulière, & qui ont le rare mérite de ne former qu'un ensemble, de ne point s'écarter de l'unité d'action; en sorte qu'on peut dire qu'elles ont quelque chose de la marche du drame.

Cette traduction est assurément bien supérieure à

la paraphrase que l'abbé Thyvon nous avait donnée du même historien sous le nom impropre de traduction : on reconnaît au moins dans celle-ci les traits de Salluste ; c'est au moins une bonne estampe d'un magnifique tableau. Peut-être même est-elle aussi bonne que le comporte le génie de notre langue.

Cependant elle ne nous a point encore parfaitement satisfait ; & comme l'observe très-bien le traducteur dans sa préface , il est presque impossible , quand on fait les deux langues , qu'on ne trouve rien du tout à reprendre dans une traduction qu'on n'a pas faite soi-même.

Celle-ci , par exemple , m'a paru en quelques endroits s'écarter du sens. Ainsi , quand Salluste dit de Sempronia : *ingenium ejus haud absurdum* : je ne crois pas qu'il faille traduire , *son esprit était charmant* : (ce qui d'ailleurs me semble un peu fade) mais simplement , *elle ne manquait pas d'esprit* , ou *son esprit n'était pas sans agrément*.

En d'autres endroits , je voudrais plus de noblesse. Il y a sur-tout un certain , *ainsi vont les choses* , dont j'ai été souverainement choqué. Salluste avait dit en son style grave & sententieux : *Sic sese res humanas habere*.

J'ai remarqué aussi un petit nombre d'expressions & de tournures que je ne crois pas du bon usage. Mais ces légères imperfections n'empêchent pas qu'on ne la lise d'un bout à l'autre avec le plus grand plai-

fir , fans y sentir de gêne , fans y trouver d'embaras. Elle est coulante , elle se soutient. Elle est donc bonne.

D'ailleurs les notes savantes dont elle est accompagnée & réellement enrichie , achevent de la rendre précieuse. Elles renferment les détails les plus variés sur l'histoire , la géographie & les mœurs anciennes , remontent aux vraies étymologies des noms , expliquent les énigmes & les mystères de la haute antiquité , développent les faits que Salluste ne fait qu'indiquer , suppléent ceux qu'il omet , font connaître à fond tous les personnages , remplissent tous les moindres vuides de son histoire , corrigent ses inadvertances , redressent ses inexactitudes , avertissent de ses erreurs. Qui ne les a point lues ne peut s'en former une idée.

La seconde partie de l'ouvrage est encore bien plus étonnante. M. de Brosse y a entrepris de se faire Salluste ; & à force de patience , de science , d'étude & de lectures , il y a réussi à un point qu'on n'imaginerait pas possible. Voici de quoi il s'agit.

Salluste avait écrit une grande histoire qui s'est perdue. M. de Brosse s'est mis dans l'esprit de la refaire. Il s'est dit : *je serai Salluste ; je deviendrai un Romain de ce tems-là ; je ne saurai que ce qu'on savait alors ; j'aurai les préjugés de l'auteur que je représente ; je me mettrai bien précisément à sa place.* Et il l'a fait.

Pour tous matériaux , il avait environ six cents

fragmens de toute grandeur , les uns d'un seul mot , les autres de quelques lignes , très-peu d'une demi-page , tous pêle-mêle & fort en désordre. Cela ne l'a point découragé. Il les a tous vérifiés , tous revus , tous remis en ordre , tous employés depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Il a lu & dépouillé tous les auteurs anciens qui ont parlé de faits appartenans à cette époque. Il a rassemblé sur - tout avec un soin particulier ce qui pouvait s'y rapporter dans les fragmens isolés , épars & presque ignorés , seuls débris du naufrage qui a fait périr tant de livres autrefois célèbres. De tout cela il a reconstruit l'antique & bel édifice que le tems avait détruit ; & tout y paraît bien lié , bien proportionné , bien à sa place.

Un superflu d'érudition , qui ne pouvait trouver place dans le texte , a été rejeté dans des notes aussi amples , aussi intéressantes que celles de la première partie , & dans lesquelles le traducteur , redevenu lui - même , commente le Salluste , auquel il vient de rendre la vie.

Vous le voyez , littérateurs ! j'avais raison ; vous ne sauriez vous passer de cet ouvrage - là. Sur ma parole , procurez - vous le Salluste de M. de Brosse.

C.



THÉÂTRES.

COMÉDIE FRANÇAISE.

*Lettre de M. R. D. N. P. aux Auteurs du Journal
de Neuchatel.*

Nous devons commencer cette lettre par deux excuses ; la première , aux auteurs du Journal relativement au tems que nous l'avons fait attendre ; la seconde , au public pour l'avoir écrite ; n'ayant pas les mêmes raisons que la première fois , attendu que nous croyons être sûrs que M. G. D. L. R. (1) s'est trouvé présent à la scène dont il est question , & qu'il est bien plus que nous en état d'en rendre compte avec l'agrément & l'exactitude qu'on lui connaît. Nous cédois cependant à ses instances , puisque notre amitié pour lui & notre respect pour ses lecteurs nous rendent dignes de le remplacer pendant quelques instans.

Le samedi 23 février , le sieur Grammont a demandé une *rentrée* par Don Pedre dans la tragédie de *Pierre le Cruel*. (2) Elle lui a été accordée , & l'arrêt d'interdiction lancé contre lui à l'époque de sa disgrâce a été cassé presque aussitôt que rendu. Ces deux jugemens contradictoires partent néanmoins des mêmes

juges. Cela m'a paru tout simple : vive Paris pour n'être jamais étonné !

On a pris en cette occasion toutes les précautions d'usage ; le nombre des habits bleus , porteurs de baïonnettes , a été augmenté de moitié. Quelques mauvais plaisans ont même prétendu qu'un sergent aux Gardes , placé à l'entrée du parterre , avertissait tous ceux qui se présentaient de ne pas aller plus loin , à moins qu'ils ne fussent déterminés , ou à garder le plus profond silence , ou à bien traiter le sieur Grammont. Je regarde cette imputation comme absolument fausse ; la tyrannie ne calcule pas ainsi ; elle n'avertit point , elle frappe , & s' imagine assurer par-là son pouvoir.

Quoi qu'il en soit , le spectacle s'est trouvé mieux garni qu'à une première représentation ; la toile s'est levée à cinq heures & demie précises ; & lorsque le sieur Grammont a paru , on lui a prodigué des applaudissemens sans nombre. Emu par un accueil aussi favorable , il s'est avancé sur le bord du théâtre & a prononcé le discours suivant :

« MESSIEURS ,

» Vos applaudissemens m'ont pénétré jusqu'aux larmes : daignez attendre le tems où ma reconnaissance pourra être aussi pure & aussi désintéressée que vos bontés. »

Nous ne chercherons point à relever les défauts d'une harangue faite dans un moment de trouble , & qui nous a paru tout-à-fait inintelligible. Nous croyons

néanmoins devoir au sieur Grammont de l'avertir , au cas qu'il se trouvât encore obligé d'en faire une semblable , que celle-ci aurait pu être prise comme une contre-vérité malicieuse & très-désagréable au public , qu'il n'avait pas sans doute intention d'offenser. On a pu croire sans trop de prévention , que la plus grande partie des êtres applaudissans ce jour-là dans le parterre de la comédie , gagnait pour le moins vingt sols à ce métier ; (3) & alors n'était-ce pas la persiffler de la manière la plus cruelle que de lui parler de son désintéressement ?

Nous ne dirons rien , ou du moins fort peu de chose , sur la manière dont 'a joué le sieur Grammont. Il faut le voir dans d'autres rôles , pour juger de l'impression qu'aura faite en lui la leçon terrible qu'il a reçue du public. Nous conviendrons volontiers que le rôle de Don Pedre est un de ceux où il déploie le plus d'intelligence ; il pourra même y produire par la suite de grands effets , s'il apprend à s'y modérer à propos , & ne pas mettre les cris à la place du sentiment.

Le travail va lui devenir d'autant plus nécessaire que , selon toute apparence , les juges du fauxbourg Saint-Germain , devant lesquels il va paraître , seront plus éclairés & moins inconséquens que ceux du quartier Saint-Honoré.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Paris , 15 avril 1782.

R. D. N. P.

(1) NOUS pouvons assurer à M. R. D. N. P. que nous n'avons point assisté à la rentrée du sieur Grammont , 1°. parce que nous comptions sur sa promesse & sur sa plume pour en instruire le public dans ce Journal ; 2°. c'est que nous avons prédit mot à mot tout ce qui se passerait à la comédie ce jour-là ; & que nous avons été fort aises de pouvoir nous dispenser d'assister à une scène dont il ne fallait pas être un grand forcier pour prévoir quelle en ferait l'issue.

(2) Nous examinerons quelque jour si le sieur Grammont joue réellement bien le rôle de Pierre le Cruel , & ce sera l'objet d'une discussion dramatique qui pourra devenir d'autant plus intéressante que nous ne nous bornerons pas à parler du sujet qui l'aura fait naître. Nous ne pouvons disconvenir cependant (& c'est avec plaisir que nous en faisons ici l'aveu) que le physique de cet acteur ne s'accorde parfaitement avec les données matérielles de ce rôle , & que le sieur Grammont dans *Pierre le Cruel* n'ait parfaitement la mine d'un scélérat.

(3) Il n'en coûtait anciennement que 20 sols pour se faire applaudir. Mais les travailleurs ayant réfléchi que cette récompense étant précisément le prix du billet , il ne leur restait à neuf heures du soir que l'ennui & la fatigue d'un travail souvent infructueux , ils ont arrêté par une délibération prise entr'eux le 30 avril 1770 , de ne plus exercer leur ministère à

moins de 28 sols , savoir , 20 f. pour le billet & 8 pour le souper. Cet usage s'est maintenu depuis cette époque , au grand regret des comédiens , qui ont été obligés de restreindre le nombre des suffrages en raison du renchérissement de cette denrée si nécessaire & si utile aux talens médiocres.

(Ces notes sont de M. G. D. L. R. rédacteur de la partie dramatique de ce Journal.)



Observations sur les théâtres de Vienne & de Paris.

Si l'Allemagne peut espérer d'avoir quelque part un bon théâtre , ce ne pourra être vraisemblablement que dans une ville comme *Vienne* , qui , soit par le grand nombre de riches particuliers , soit pour plusieurs autres raisons , doit en être regardée à peu près comme la capitale. Ce qui confirme encore cette idée , c'est l'attention particulière du monarque sur cet objet depuis qu'il s'en est réservé la direction ; ce sont les appointemens considérables des acteurs , & l'expectative d'une pension qui ne peut manquer aux émérites. Mais d'un autre côté , une multitude d'obstacles s'opposent à ce que cette partie parvienne jamais à un certain degré de perfection. Sans reparler de la sous-direction que j'ai touchée plus haut , (a)

(a) C'est dans le commencement de ce morceau , que je n'ai pu retrouver.

c'est ici comme dans toutes les autres villes de notre patrie , & peut-être pis encore ; un acteur n'y trouve aucune voie pour se former par la fréquentation du grand monde. Ce qui doit encore plus reculer leurs progrès , c'est le mauvais choix des pieces , occasionné d'un côté par l'inconstance du public qui ne veut que des nouveautés , & ne peut plus souffrir nos anciens chefs-d'œuvres : tellement qu'à cet égard on peut regarder les têtes Parisiennes comme des modeles de constance en comparaison ; & d'un autre côté , par le goût de la nation qui , malgré tout ce qu'elle peut avoir réellement gagné , ne laisse pas d'être encore l'une des nations les plus grossieres & les plus matérielles qui soient sous le soleil , & qui demeurera telle tout aussi long-tems que la jeunesse de la moyenne classe (laquelle classe forme toujours ce que l'on appelle le caractère national) ne sera pas formée de meilleure heure , & par de tout autres voies qu'elle ne l'est chez nous.

Ici , comme ailleurs , il regne aussi un goût décidé pour les petits opéra , & la vraie comédie en souffre beaucoup. Avant que ce goût fût ce qu'il est ; on faisait marché avec des écrivassiers toujours sûrs de leur génie , qui s'obligeaient de fournir tant de pieces par année : c'était de la marchandise à l'aune ; mais quoique ces marchés ne se fassent plus aujourd'hui , cependant il arrive qu'à l'exception d'un très-petit nombre , nous n'avons pas une production de notre

crû qui puisse intéresser ailleurs qu'à Vienne. En général, elles ont avec nos meilleurs originaux un défaut commun, & dont Lessing lui-même n'est pas exempt, qui est une excessive longueur. A Paris, tout le spectacle dure à peine autant que chez nous la grande piece; mais nous autres Allemands, nous sommes ainsi faits: quand nous commençons une fois, c'est à ne plus finir; & à Vienne sur-tout on ne craint que de voir la fin. C'est dans les petites pieces sur-tout que notre pauvreté se montre bien à découvert: ôtez-en quelques-unes faites de main de maître, qu'est-ce que tout le reste que des especes de monstres sans proportions, & où le plan est beaucoup trop étendu en comparaison de la durée? Ce n'est pas que les chefs-d'œuvres fourmillent en France; mais prenez seulement les pieces de Saint-Foix & de Legrand, & comparez-les aux nôtres; il n'y en a point de si médiocres où vous ne trouviez du sel & de la gaieté. Quant aux tragédies, on est fort mal servi à Vienne; tantôt des scrupules de religion, tantôt d'autres motifs ont empêché nos meilleurs originaux de paraître, tels que *Julius de Tarente*, *Diego & Léonore*, *Clavigo*, *les Jumeaux*, &c. outre que, chez nous en général, on ne veut plus souffrir les tragédies en vers. Pour la comédie noble, ce que j'ai dit de son sort pour l'Allemagne en général, est à la lettre ce qui lui arrive ici; aucun acteur n'en possède le ton. Il est vrai qu'en

revanche il faut leur rendre justice pour ce qui concerne les rôles de payfans & les scènes prises du commun du peuple; ils y mettent une grande vérité, seulement il ne faudrait pas que cette vérité dégénérât en balourdise. Ils réussissent très-bien entr'autres dans *le Juriste*, & dans *le Payfan*, comme encore dans *la Chaise de poste*, qui est la meilleure pièce du théâtre de Vienne, dans *le Braconnier*, qui est le chef-d'œuvre de Stephanie, dans *le Pauvre étudiant*, &c. Je rends bien justice à ce genre de mérite; mais je dirais volontiers comme Louis XIV des tableaux de Téniers, *ôtez-moi ces magots*. Du moins pour moi c'est un genre qui me satisfait peu. Du reste, ce théâtre a un avantage qui n'est point sans agrément; c'est que les actrices y sont toutes ou jolies ou très-passables, & d'une conduite qui n'a rien de suspect. En général, c'est le sexe qui est ici le côté brillant; car sans parler de la Sacco & de la Jaquet l'ainée, auxquelles l'Allemagne entière n'a rien à comparer, toutes les autres sont encore meilleures que les hommes, dont aucun, excepté le seul Brokmann, ne s'élève au-dessus du médiocre. A tout prendre enfin, cette troupe est décemment la meilleure que nous ayons, sur-tout quand nous y aurons Schræder.

Je vais à présent entrer dans quelques détails sur deux pièces, & je choisirai pour cela *le Pere de famille* & *le Barbier de Séville*, parce que je les ai

aussi vues à Paris. Ensuite je vous dirai plus particulièrement mon avis sur les meilleurs sujets.

Dès que la toile a disparu, c'est M. Weidmann qui se présente (*chaud comme braise*) travestissant sa figure de palefrenier sous l'apparence d'un comte, & changeant son rôle ordinaire de valet balourd contre celui du seigneur d'Almaviva dans le *Barbier de Séville*. Ajoutez que cet acteur, pour plaire à la galerie, à laquelle il fait sa cour avec le plus grand soin, observe le plus exactement possible l'accent autrichien, & ne s'en abstient pas même dans cette occasion; ce qu'heureusement les femmes ne font point, car elles parlent presque toutes très-bon allemand, & ont par-dessus cela la voix agréable. C'est bien la physionomie la plus plate que j'aie vue de ma vie: ce qui fait un contraste très-singulier dans le rôle d'un grand-d'Espagne, & par-dessus le marché d'un amoureux. Dans la scène d'ivrognerie il s'oublie de la manière la plus grossière; c'est Jeannot sortant de la taverne avec toutes ses grimaces dégoûtantes. Quelle délicatesse, au contraire, Fleury ne met-il pas dans ce rôle à Paris! On reconnaît l'homme de condition jusques sous l'habit de soldat; & supposé même qu'il ne charge pas tout-à-fait assez, encore cela est-il bien plus dans le caractère du comte que l'extrême opposé. Mais enfin pourquoi donc a-t-on donné ce rôle à Weidmann? Parce qu'il y a deux bouts d'ariette à chanter, &

que Weidmann chante un peu : voilà la misérable raison pour laquelle on gâte toute une piece ; tandis qu'à Paris on saute l'air à chanter au claveffin , sans que cela dérange rien ; & pour la chanson : *Je suis Lindor* , Fleury la fredonne du mieux qu'il peut , & tout va à merveille. Pour Figaro , je n'ose presque pas en parler : quand on a vu Prévillle , on en trouve difficilement un autre tolérable , & d'autant plus que la scene où le barbier fait des vers , peut être regardée comme le triomphe de l'art de l'acteur Parisien. Muller joue cela en farceur , en présentant un ventre rebondi , &c. . . Mlle. Jaquet l'ainée est charmante dans Rosine , & plait beaucoup , quoiqu'elle ne mette pas tout - à - fait assez de finesse dans ce rôle , où elle retombe dans son jeu accoutumé , mais inimitable , de naïveté villageoise. Lorsqu'elle s'aperçoit que Figaro connaît son amour , elle lui passe deux fois les mains sur ses joues : ce que Mlle. Doligny se garde bien de faire ; car quoique Rosine ne soit point une dame du haut ton , cependant elle ne doit point sortir du caractère d'une fille bien née , ni se familiariser à ce point avec un barbier ; elle peut être caressante envers lui sans se dégrader. Ainsi l'actrice Parisienne met à la fois dans ce rôle plus de finesse & plus de vérité. On peut dire la même chose de la scene où elle a une altercation avec son tuteur. Mlle. Jaquet outre la hardiesse & va presque jusqu'à l'audace ; mais aussi , lorsque , pour le tromper Rosine

feint

feint de tomber en défaillance , elle l'emporte de beaucoup sur l'actrice Française par une stupidité simulée. Au reste , à nous autres hommes , une jolie personne comme elle doit toujours plaire davantage que la Doligny , qui pour ce rôle est un peu laide & trop peu gaie. On ne saurait trouver une figure qui aille mieux au docteur que celle de Desessarts , & son feu est beaucoup plus animé que celui du jeune Stéphanie chez nous , qui ne fait pas même son rôle par cœur , tout comme les autres du reste ; tellement qu'au quatrième acte on les voit tous bégayer , & que la pièce la plus gaie & la plus spirituelle du théâtre français , qui doit marcher rapidement & coup sur coup , se traîne de la manière la plus pitoyable. En général , c'est une honte pour nos théâtres que l'on retrouve presque par-tout ce défaut impardonnable , le plus insupportable de tous pour les spectateurs , & celui qui nuit le plus à l'illusion , qu'il soit , dis-je , commun , & si commun que bientôt ce ne sera peut-être plus un défaut. Quelle différence à Paris ! J'ai vu , si l'on veut , les meilleurs acteurs rester court au milieu d'un vers , & le souffleur obligé de le répéter à haute voix ; mais il s'en faut bien que cet accident rare fasse un effet aussi désagréable que de voir perpétuellement nos débitans tourner les yeux du côté du trou , s'arrêter à tout moment , ou traîner les mots dans les endroits où il faut le plus de feu & d'action. Cette négligence de nos acteurs est peut-être

Mai 1782.

D

l'unique source de leur peu de succès ; & comment ma piece n'en serait-elle pas estropiée , comment conserverait-elle de la gaieté , de la chaleur , de la vie ?

Venons au *Pere de famille*. Ni à Paris ni à Vienne je n'ai été pleinement satisfait. Il est difficile d'atteindre à l'idée que j'ai du jeu de cette piece ; & cependant je n'ai pas laissé d'y pleurer de tout mon cœur à Paris , & de verser même quelques larmes à Vienne. Il n'y a réellement que de bons comédiens qui puissent paraître saisis , autant qu'il le faut , & pénétrés du sentiment profond avec lequel Diderot fait peindre des vérités si intéressantes pour tous les états. Vanhove qui joue les peres à Paris , a en général peu d'ame , & l'on s'en apperçoit quelquefois dans cette piece ; cependant dans la scene où il donne à son fils sa malediction , & où celui-ci se retirant désespéré , il le rappelle & lui crie , *où vas-tu malheureux ?* il pleurait comme un enfant , & paraissait accablé de douleur. On ne peut rien imaginer de plus frappant , de plus terrible , que ce morceau. M. Stéphanje l'ainé n'a point une figure convenable pour les peres nobles. Il est trop long , il a la physionomie commune , & sur-tout une bouche horriblement fendue qui saute aux yeux , & un ton qui tient du hurlement. Ajoutez que quand il veut pleurer , il commence à faire des grimaces , & que rien n'est plus comique que de voir comment il s'essuie les yeux avec son mouchoir. Quand S. Albin lui rappelle sa mere , ce sont des contorsions insoute-

nables. Au reste il faut avouer qu'en général il met de l'ame dans ce rôle , & que même il s'y surpasse. Par fois seulement , & sur-tout à la fin lorsqu'il bénit ses enfans , il lui arrive de prendre un ton de prédicateur ; ce que Vanhoye ne fait point. Pour S. Albin , j'ai déjà parlé du jeu de Monvel. Quand je vis la piece à Vienne , c'était M. Lambrecht de la troupe de Hambourg , à qui on avait fait la politesse de ce rôle. Il faut aussi lui accorder beaucoup de sentiment ; mais ce maudit accent provincial & ce chuchotement du souffleur poussé jusqu'au dégoût , me révolterent. Il y a aussi des endroits où il fait tout de travers : par exemple , la première fois que S. Albin parle de Sophie à son pere , il ne s'adresse point à lui , il ne semble point lui parler ; mais il est là dans un coin à l'écart , d'où il semble s'entretenir avec le parterre. C'est Stéphanie le cadet qui fait le commandeur , & il joue cela sans art , sans dignité , trop froidement des trois quarts , & ne fait pas même tirer parti de sa figure qui va très-bien à cet emploi. Desessarts connaît mieux le prix de cet avantage , & rend ce rôle au parfait. Celui de Germeuil , si difficile à rendre , parce qu'il doit intéresser sans dominer , est joué par Brokmann avec un art infini , & l'on ne peut lui reprocher autre chose que de donner un peu trop dans la grandeur affectée , de jouer le *Grandisson* , ce qui nuit réellement au pauvre Germeuil devant le public. Aussi aimé-je mieux encore Fleuri qui , en mettant dans ce rôle toute la sen-

sibilité qu'il demande, ne paraît pas se piquer si positivement d'imprimer à toutes ses actions le sceau solennel de l'honnêteté. C'est Mlle. Jaquet la cadette qui fait Cecile : c'est bien le vrai accent du sentiment ; mais il est trop uniforme, trop monotone ; & surtout dans la première scène, elle est fort au-dessous de Mlle. Molé. Elle est beaucoup trop indifférente aux reproches que fait le commandeur à sa mere sur le chapitre de l'éducation ; au lieu que l'actrice Parisienne, pleine d'indignation & de sensibilité, cherche par des mots entrecoupés à les faire finir. Dans ses scènes avec Germeuil, & sur-tout lorsqu'ils sont ensemble, le jeu muet de la Jaquet devrait être plus marqué, plus rempli ; car l'auteur y a laissé tant de lacunes à remplir par les acteurs, que quand elles ne le sont pas, l'action traîne beaucoup : & c'est ce qui arrive à Vienne. Avec la Molé, on voit bien mieux que Cecile aime Germeuil, & même que c'est précisément la raison pour laquelle elle n'est contente ni de lui ni d'elle-même. C'est la Jaquet l'aînée qui fait Sophie ; & quoique ce ne soit pas là son triomphe, elle attache cependant toujours par son innocence. La dernière scène ne fait avec nos Allemands qu'une bien faible impression ; mais en France elle me pénétrait l'ame. D'abord ce n'est qu'un bruit sourd & confus ; bientôt ce sont des cris distincts, où l'on reconnaît toutes les voix sans peine ; le pere ne veut plus écouter le commandeur, le danger de ses enfans lui

fait tout oublier, excepté son extrême tendresse; & dans l'instant du plus grand fracas, c'est Mlle. Contat, jouant Sophie, qui se précipite à ses pieds, pâle comme la mort, les cheveux en désordre, en un mot, avec tant de vérité dans son attitude, que j'ai été sur le point de m'élancer vers elle, fermement persuadé qu'il lui était arrivé quelque accident. Je ne suis pas grand enthousiaste de ce que l'on appelle *coups de théâtre*, que je regarde pour la plupart comme un vrai jeu d'enfants; mais celui-ci produisit sur moi tout son effet. A Vienne on cherche à mettre de la vérité dans les accessoires; & quelle vérité! Vous y voyez madame Hébert paraître réellement en guenilles, & dans un état à révolter; car il ne faut pas pousser l'imitation jusqu'au dégoûtant, &c. . . . Parlons maintenant des acteurs en particulier.

Dans le tragique, Brokmann n'a pas son pareil; il est vrai que Schræder n'est pas encore arrivé. On en chercherait en vain un autre dans toute l'Allemagne; & pour les scènes de fureur, je puis dire qu'à Paris même il n'en est point qui l'égale; mais aussi dans le fonds il n'est que là bien à sa place. Vous avez assez vu son jeu vraiment terrible, ainsi je n'en parle plus; mais je regrette seulement de ne l'avoir vu que rarement, parce qu'ici l'on donne très-peu de tragédies. Pour les caractères qui ne sont que médiocrement violens, son jeu est déjà trop fort, trop outré. Dans une passion du second rang, il roule

les yeux d'une manière effrayante. Les années & l'embonpoint qui s'emparent de lui par degrés jusqu'à dégrader presque déjà sa belle figure, le forcent à quitter bientôt les amoureux, pour se borner aux peres. Je n'en serais pas fâché, pourvu qu'on ne le fit pas jouer si souvent dans la comédie : non qu'il y reste en-arriere ; mais comme il manque absolument de grace & de légèreté, si l'on y reconnaît toujours l'excellent acteur, aussi voit-on qu'il n'est pas à sa place. En général, quand il tombe à quelque caractère plein de noblesse, il y réussit, même dans la comédie ; à l'exception qu'ici il conserve trop de cet air guindé, de ce prétendu beau affecté, qui semble faire toujours parade de la vertu, & qui la rend fatigante. Les Viennois trouvent qu'il rend admirablement bien le rôle du lord Heckington dans le *Spleen* ; mais pour moi, je ne trouve pas qu'il y mette tant de délicatesse.

M. Langue, le favori des Viennois, est à mon avis un acteur souverainement froid & glacé, qui se rengeorge comme si c'était une merveille du monde, & qui par conséquent ne fera jamais rien : & puis rien de plus fade que son teint de lait, rien de plus fatigant que sa déclamation d'écolier, où il appuie sans cesse sur chaque mot, ce qui est tout-à-fait hors du genre dialogué.

M. Muller a du talent pour les rôles de vieillards dans le bas-comique ; & il y ferait beaucoup meilleur

encore , s'il les apprenait bien ; mais réduit à penser toujours à ce qu'il doit dire plutôt qu'à la manière de le dire , il lui arrive fréquemment de gâter ses rôles. C'est pourquoi il prononce toujours avec une lenteur qui souvent jure avec son caractère , mais qui donne le tems au souffleur de venir à tems à son secours ; c'est une honte en vérité , & d'ailleurs cet acteur y perd beaucoup , car il plairait infiniment dans certaines pièces sans ce défaut , & sur-tout dans *le Trou à la porte* de Stéphanie. Il fait là le rôle d'un certain Bernot , un bon & brave commis Allemand avec des mœurs hollandaises , d'une probité sans égale , & impayable , sur-tout quand il veut faire une déclaration d'amour à Frédérique ; scène à laquelle il ne manque que d'être de la moitié plus courte , pour faire au théâtre un effet admirable. Si vous avez vu l'estampe de Troost , *la Déclaration d'amour* , c'est Saartje-Jans tout craché , les mains dans les poches , tantôt comptant ses boutons , tantôt se grattant l'oreille ; on voit dans ses yeux les desirs d'un vieillard amoureux , & dans tous ses gestes , dans toutes ses grimaces , cet embarras , cette gêne qui tourne sans cesse autour du pot , sans jamais venir au fait. Il faut le voir encore lorsque son maître veut lui rendre le refus de l'ingrate Frédérique , & pour lui dorer la pillule , commence par rapporter le bien qu'elle a dit de lui. Bernot , dans sa confusion & dans sa joie , ne fait répondre que : a-t-elle dit cela ? Puis quand

D iv

le messager boiteux est arrivé, il dit encore la même chose, mais avec un ton, un air, comme s'il tombait des nues. Dans *le Braconnier*, M. Muller fait le rôle du vieux gentilhomme de campagne, & s'en tire très-bien, comme de tous les autres dans le même genre.

J'ai déjà parlé de l'ainé Stéphanie à l'occasion du *Pere de famille*. Cet acteur s'est formé justement à l'époque où les drames français, ou, comme disait Lessing, *les comédies à mouchoir blanc*, inonderent l'Allemagne. Il crie encore à pleine tête, il hurle, & fait la mine rechignée d'un vieux caporal. Avec tout cela, c'est le meilleur pour les peres, parce qu'il est le seul ici. Ce qu'il fait encore de mieux, ce sont les faillies à moitié ridicules de l'amour paternel dans *le Menteur* raccommode de Goldoni.

Son frere a l'emploi des vieillards comiques, ridicules, chagrins; mais ce n'est qu'un acteur fort ordinaire, sans compter qu'il ne fait jamais ses rôles. Où il se montre le plus avantageusement, c'est dans quelques-unes de ses propres pieces. En général, quelque mince que soit son mérite comme auteur, & sur-tout lorsqu'il veut peindre le grand monde qu'il ne connaît pas, ses pieces sont après tout fort bien adaptées à la troupe de Vienne, pour laquelle seule il semble les avoir composées.

Vous connaissez aussi Schutz de la troupe de Schræder; s'il ne chargeait pas tant, s'il n'aurait pas extra-

ordinairement , il ne serait pas mauvais dans les rôles d'escrocs , de fripons , &c. Mais d'ailleurs , que ce soit un comte , un prince ou un faquin , il a toujours son même jeu , toujours son air de Crispin. Aussi est-ce un des plus grands défauts de nos chers compatriotes , de jeter au même moule tous les caractères du même genre , quelque énorme que puisse être la différence de leurs conditions. Schutz doit plaire dans les rôles qui comportent beaucoup de charge , comme dans *le menteur* , &c. de même que dans celui de l'enseigne Saalftein de *la Juliane de Lindorak* ; j'en excepte toutefois la scène avec le général , où il s'oublie totalement , parle avec une impertinence & se donne des airs que ne souffrirait pas un simple capitaine , à plus forte raison un commandant en chef. C'est encore un point par où nous péchons , que celui des égards ; mais d'ailleurs Schutz a du feu & de l'action.

M. Jaquet fait très-bien son emploi , celui des bons vieux paysans , où il faut une simplicité pleine de droiture & de bon sens ; tel est le rôle du fermier dans *le Braconnier* , du maître dans *le Tailleur & son fils* , & autres de ce style.

M. Bergopzoom a une voix très-désagréable ; il charge à outrance par-tout , & s'étudie à faire des grimaces pour faire rire le paradis : jugez combien il doit être insupportable , & sur-tout dans le tragique. Dans la comédie il a quelques bons rôles , comme

le méchant baillif dans *le Braconnier*, le vieux docteur dans *le menteur*, & quelques vieillards coleres; mais pour le tendre Soliman, qu'il se garde bien de le faire: ce serait un viol caractérisé.

Vous devez vous rappeler du sieur Dauer. C'est encore du médiocre; mais il réussit quelquefois, par exemple, dans l'amoureux transi du *Menteur*, où il n'ose s'asseoir qu'à demi, dans le sot gentillâtre du *Braconnier*, &c. Il chante aussi dans l'opéra bouffon.

Il a été déjà fait mention de Weidmann, à l'occasion du *Barbier de Séville*; cet acteur n'est fait que pour les valets lourdaux: aussi comme il y observe tant qu'il peut l'accent & le dialecte autrichiens, comme il y mêle quelques gentilleses de son crû, & qu'il ne sort jamais de la coulisse sans un *na* qu'il fait sonner bien haut, c'est le dieu de la galerie. Dans *l'Ecolier mendiant*, il peut cependant plaire à de meilleurs juges.

Gottlieb est bien le rustre le plus accompli que l'on puisse voir, & toute sa figure y répond à merveille. Mais quelque vérité qu'il puisse mettre dans le Jakerle du *Braconnier*, & d'autres semblables rôles de brutes, c'est un genre trop désagréable en soi pour qu'on aime à le voir souvent.

Nous seul est ici un peu moins que rien; on ne le garde uniquement que pour sa femme, & ce n'est que bien rarement qu'il ose se montrer dans les plus chétifs

accessoirs , & cela à cause de sa conduite. Mais c'est le public qui perd à le punir ainsi ; car pour les morceaux de conversation qui ne vont pas jusqu'au noble , il n'a certainement pas son pareil ici. Mais nous en avons assez dit sur le médiocre.

Venons à madame Sacco. Si jamais il y eut une actrice au-dessus de sa grande réputation , c'est elle. J'étais dans une grande attente ; mais je trouvais bien plus encore que je n'attendais. Cependant elle n'est point universelle ; elle n'est point du tout à employer dans le comique , & dans la tragédie les rôles tendres ne lui vont pas extrêmement bien , quoique dans les instans où l'amour & la haine se succèdent , elle ait une espece de roucoulement gémissant qui fait le plus grand plaisir. La nature lui a donné de la beauté , de la taille , de la noblesse , une physionomie prévenante , une voix peu éclatante , mais du plus grand intérêt , & dont elle fait faire ce qu'elle veut. La première fois que je la vis , je fus fâché de remarquer d'abord qu'elle a de belles dents qu'elle montre trop , à moins que cela ne provienne d'une certaine conformation des levres. Son rôle favori , c'est la *Médée* du mélodrame de Gotters , & elle le sent si bien que dès que l'on ne voulut pas mettre cette pitié , elle demanda son congé. Elle a une manière entièrement neuve de traiter ce caractère. Ce n'est point une furie , une de ces femmes que l'on ne voit qu'en s'écriant : tuidieu , quel dragon ! C'est une infortunée

qui, se voyant abandonnée & persécutée par-tout, ne devient barbare que par désespoir : sa haine est au plus haut degré, mais c'est parce qu'elle a été jouée dans un amour extrême, & dans sa rage elle se punit elle-même plutôt que Jason. D'abord elle paraît plongée dans une profonde mélancolie; l'image de son bonheur passé & de ses maux actuels trouble son ame; elle s'anime par degrés; elle ne veut plus être en proie à une douleur oisive; elle veut apprendre à ses ennemis à connaître *Médée*. Enfin, lorsque sa fureur est au plus haut point, elle s'écrie : ah, si Jason avait des enfans de Créuse ! tant il semble qu'un trait d'une affreuse lumière a pénétré son ame, & produit dans ses yeux les éclairs d'une joie barbare. Mais des enfans, n'en a-t-il donc point ? ajoute-t-elle. Alors l'amour maternel & la soif de la vengeance forment un combat intérieur qui la mettent hors d'elle-même. Ses enfans entrent; tantôt elle les presse tendrement contre son sein, tantôt elle les repousse avec horreur. Elle veut assouvir sa rage, le courage lui manque, elle jette son poignard, & crie à ses enfans de fuir loin d'elle. Dans le délire de la douleur & du désespoir, elle tombe devant le temple, & si lourdement qu'on la croirait brisée; mais avec une décence étonnante, qui ne la quitte pas durant tout son rôle. Elle reste à terre quelques instans, puis tout-à-coup elle se leve avec précipitation. Jason traverse le théâtre en triomphe, accompagné de sa nouvelle amante; Médée en-

tend les cris de joie , les acclamations du peuple ; toute la rage se réveille plus violente que jamais ; elle disparaît un moment , revient toute ensanglantée , accable son infidèle époux des reproches les plus amers , & s'élève dans les airs sur son char. Vous peindre la perfection de son jeu dans toutes ces scènes , cela est impossible ; mais après l'avoir vue , il m'a semblé qu'on ne pouvait faire autrement qu'elle ou du moins mieux. Son action est d'une vérité noble qui va jusqu'au beau idéal. Je n'ai rien vu de plus parfait ; & soyez sûr que je n'exagère point en vous assurant que , vis-à-vis d'une Sacco, la Sainval & la Vestris ne me paraissent que d'insipides marionnettes. Elle n'est pas moins admirable dans le rôle de la *Comtesse de Waltron* , sur-tout lorsque la douleur l'a conduite au délire , dans lequel elle croit voir son fils présent ; son sourire entr'autres est copié sur la nature même. Elle commence cependant à perdre ici de sa faveur ; & la raison , c'est qu'elle a , comme tous les grands artistes , des caprices insupportables , dont le dégoût , par une extension très-inconséquente , a porté coup à ses talens tout supérieurs qu'ils sont.

Mlle. Jaquet l'ainée est dans son genre aussi inimitable que madame Sacco dans le sien. Il n'est pas possible de représenter d'une manière plus vraie & plus séduisante la naïveté d'une jeune personne ou d'une jeune fille du peuple. Il est vrai qu'elle ne fait que cela , & qu'elle ne saurait quitter ce ton , lors même qu'elle doit représenter une personne de condition.

Quant à la personne, elle est pleine de charmes; sa taille est à peindre, & son visage si enchanteur, qu'à l'âge de trente ans on lui en donne plus de dix de moins. Je ne l'ai jamais plus admirée que dans les *Payannes de Wycherley*. Dans les moindres mouvements on voit une fillette dont le cœur a parlé. On la voit d'ennui ne savoir que devenir, rôdant sur le théâtre, d'un air si naïf, tantôt passant les mains derrière son dos, tantôt jouant avec les manchettes de son tuteur, puis variant son jeu sans cesse avec un art unique. Ses mines y répondent parfaitement; on lit dans ses yeux l'expression parlante de la simple innocence; & quand elle se voit obligée de faire un aveu qu'elle voudrait éviter, on la voit se mordant la levre avec un certain air qui est la nature même. Dans *Frédérique du Trou à la porte*, *Léopoldine du Hollandais*, *Frédérique du Menteur*, elle n'est pas moins digne d'éloges; dans *Rosière de l'Homme de loi & les paysans*, comme dans presque tous les rôles de ce genre, c'est la simplicité, la naïveté, la ruse sans art, c'est en un mot le village tout pur. Enfin dans son genre je n'ai jamais rien vu qui l'égale, & je doute qu'elle puisse être égalée.

Mlle. Jaquet la cadette a un sentiment délicat, mais faible & monotone dans son expression; & si sa voix est agréable, aussi n'en fait-elle tirer aucun parti: ainsi elle n'est bonne que pour les rôles d'amour tranquille qui se rencontrent dans la tragédie. Si elle est quel-

que part à sa place , c'est dans l'*Irene* de M. de Ayrenhof , l'une des misérables copies nouvelles de *Zaïre* , qui sans cette actrice n'aurait jamais été supportée : là entr'autres , lorsque le sultan témoigne des doutes sur son amour , elle ne lui dit que deux mots pour le tranquilliser , qu'elle accompagne d'une inclination , le tout portant l'expression la plus parfaite d'un amour intime. Pour le comique noble , elle n'y est plus ; elle tombe dans la déclamation , & elle gâte entièrement le rôle de mis Rusport dans l'*Indien* , qui est celui d'une jeune personne vive & gaie. Elle est belle du reste , mais peut-être un peu trop grande pour ses rôles.

Madame Stéphanie ne saurait être privée du mérite de la beauté : ainsi pour les secondes amoureuses , elle fera toujours très-utile ; elle ne joue pas avec beaucoup d'art , mais elle a du feu , de la vie , de l'ame.

Madame Weidner , ci-devant Houberrinn , a joué dans un tems d'une grande réputation. Elle joue à l'ancienne mode , comme faisait la Henselinn , & crie souvent de toute sa force ; mais avec tout cela elle n'est point à mépriser dans les meres pour le comique , emploi auquel son âge la circonscrit.

Madame Mauseul est connue ; on sait que pour les meres tendres , où il ne faut pas un jeu bien fort animé , elle est d'un bon usage. Elle ne paraît ici que dans les rôles de vieilles , ou femmes sur le retour , qui seuls vont à la figure , & qu'aussi elle rend avec beau-

coup de finesse. Mais je ne puis souffrir que l'on ne regarde son mari qu'à cause des beaux yeux de cette dame ; car dans le haut comique il est , à mon avis , fort au-dessus d'elle.

Madame Brokmann , dans les entremetteuses , les suivantes babillardes , les coquettes surannées , se tire très - bien d'affaire.

C'est Mad. Stierle qui fait les soubrettes , caractères qui depuis douze ans a subi un changement considérable. Nos anciens dramatises avaient copié exactement les soubrettes Françaises , & cela n'allait point à nos mœurs. Lessing commença le premier à les ennobler , & fit de sa Franciska une espèce de dame de compagnie. Les derniers , comme Bock & ceux qui ont travaillé d'après l'anglais & l'italien , y ont remis une bonne dose de rusticité , ou plutôt de simplicité ; & il faut convenir que cela est plus dans le génie national , & s'accommode très - bien au talent de nos actrices. C'est ici entr'autres que madame Stierle est bonne.

Pour vous dire aussi un mot de l'opéra comique , je vous observerai qu'on ne peut rien imaginer de plus roide , de plus dur , de plus froid que le jeu de ces gens - là ; ce sont de vraies marionnettes. Quant à moi , je ne comprends pas pourquoi on ne change pas ce spectacle en concerts. M. Adamberger , la première taille , a chanté à Londres & dans plusieurs villes d'Italie avec beaucoup d'applaudissemens :
c'est ,

c'est, je crois, tout ce qu'il en faut pour la gloire ; & je puis dire après cela que , dans son chant comme dans son jeu , il me paraît entièrement dépourvu d'ame.

M. Fischer , qui a été à Manheim , est sans contredit la premiere basse-taille de l'Allemagne , & après Gunther , c'est aussi celui qui a le plus de jeu. Ce Gunther est le même qui à Hanovre joua si souvent *le Job Zeckel* , & c'est un assez bon farceur.

Madame Lange , ci-devant Mlle. Weber , *la prima Donna* , a une très-jolie voix , mais trop faible pour le théâtre. Mlle. Cavaliéri en a une bien plus forte , mais c'est un genre tout particulier ; du reste elle est laide à l'excès , borgne , &c. Ces deux femmes jouent à faire pitié. Celle qui joue le mieux des femmes , c'est Mlle. Teyber , la troisième voix. Mad. Weyss ne chante rien qui vaille ; elle a pourtant un peu de jeu , mais sans esprit ; enfin , comme c'est une belle femme , les Viennois l'aiment beaucoup dans le rôle de la belle cordonniere. Outre les sujets que j'en viens de nommer , il y en a quantité d'autres de l'un & de l'autre sexe ; de sorte que , là comme ailleurs , ce n'est pas , comme vous voyez , le monde qui nous manque. Après pâques , on donnera en allemand , *l'Iphigénie en Aulide* de Gluck.

Outre le grand théâtre , il y avait encore une troupe d'enfans qui jouait tour-à-tour avec une mauvaise troupe française. C'est le sieur Muller qui avait cette entreprise , à laquelle il y avait au moins cela

Mai 1782.

E

de bon , que ces enfans , la plupart ramassés dans les rues , étaient instruits sous sa direction dans plusieurs choses utiles. A cet égard , plutôt que relativement à l'art théâtral , c'est dommage que les pertes qu'a effuyées le directeur l'obligent à congédier cette troupe. Ces enfans , dont quelques - uns étaient déjà grands , avaient en général une mauvaise tournure ; ils hurlaient , ils affectaient prodigieusement , & difficilement eussent-ils contribué aux progrès de l'art.

La troupe de Bader est établie dans un des faux-bourgs , & c'est un spectacle tout-à-fait analogue au théâtre des Boulevards à Paris. Le petit peuple y court en foule pour admirer *Hanswurft* (Arlequin) qui a quitté son nom & son habit pour prendre celui de *Casperle*. *Hanswurft* (Jean - Boudin) joue donc en vrai *Hanswurft* , partie des pièces de sa façon , partie de celles qu'il défigure ; le reste est au-dessous de la critique. Il paraît au moins qu'on a eu tort de chasser Arlequin ; car quoiqu'il soit étranger en Allemagne , le peuple l'a naturalisé , & il se soutiendra auprès de ce protecteur , avec quelques petits changemens peu sensibles.



PIECES FUGITIVES.

*Lettre à de jeunes dames qui m'ont envoyé des
vers.*

MESDAMES ! vous me demandez mon jugement sur vos vers. Pour peu que je crusse moins à la sincérité du beau sexe, je croirais que vous ne voulez de moi que des éloges. Mais je n'en crois rien. Votre sexe, si je l'ai bien vu, souffre plus volontiers la vérité que le nôtre. Peut-être aussi me trompai-je ; peut-être cela vient-il uniquement de ce que, sans même s'en appercevoir, les plus francs d'entre nous adoucissent & assaisonnent la vérité quand ils vous la disent, au lieu qu'ils la donnent crue ou mal apprêtée à ceux de leur sexe. Je l'ignore : mais il est certain que souvent on vous fait sa cour par la franchise. Je vais donc vous faire la mienne.

Vos vers sont mauvais.

Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de délicatesse, un peu de sentiment, assez d'harmonie, quelques vers très-heureux (que je m'abstiens à regret de citer, de peur de vous faire connaître). Mais ils n'en sont pas moins mauvais en général, parce qu'ils sont pleins d'inexactitudes, de longueurs & de choses

E ij

communes communément exprimées. Or l'imexactitude ne se pardonne qu'à Lafontaine & à Chaulieu : le traînant & le commun ne se pardonne absolument à personne.

Vous allez sans doute me trouver bien sévère à votre égard ; moi qui , sans pitié pour mes lecteurs , laisse fuir à l'oubli dans mes *Fugitives* , tant de vers qui ne savent trop ce qu'ils disent.

Il est vrai. Mais quand l'auteur se nomme , quand il dit sans détour , *quoi que cela puisse valoir , imprimez-le ; je demande de l'indulgence , je veux qu'on m'imprime* : de grace , que voudriez-vous que je fisse ?

Puisque l'occasion s'en présente , que je dise un mot de nos pitoyables & impitoyables versificateurs Suisses , & que je les dégoûte , s'il se peut , d'inonder mon pauvre Journal de leurs vers.

Savent-ils qu'ils se rendent ridicules ? Je les en avertis en ami. Un désespéré en vers ; qui , forcé de quitter sa maîtresse , après avoir longuement & très-profaiquement délibéré s'il emprunterait ou non le secours de l'opium & de la ciguë , se ravise & trouve même à la fin que son malheur lui sera précieux , pourvu que quelques légères larmes viennent mouiller les yeux de sa belle , qu'il appelle fort amoureuxsement de divins yeux , a dans un de mes derniers Journaux amusé le public de sa douleur. On s'est moqué de lui ; j'en suis fâché. Mais on s'en est pris à moi , & cela me fâche.

Messieurs , si vous voulez faire imprimer des vers , commencez par apprendre les regles de la versification : c'est bien , en conscience , le moins que vous puissiez faire ; elles sont en petit nombre , elles sont aisées. Ne faites pas des *hiatus* , & des demi-*hiatus* plus désagréables encore. Et puis prononcez bien ; laissez dans vos vers au mot *précieux* les trois syllabes que vous trouvez à propos de contracter en deux.

Ce n'est pas tout. Ayez la bonté de lire & de relire d'un bout à l'autre l'*Art poétique* de Boileau , d'étudier un peu l'art des inversions & des tournures poétiques , l'art de faire tomber un vers avec grace , l'art de soutenir & de varier la cadence.

Après cela , j'y consens , faites des vers.

J'en ai fait en mon tems , tout comme un autre , avant que de savoir les regles ; & mes amis m'engageaient à les leur réciter ; & les dames , à qui je les lisais , les trouvaient fort jolis. . . Depuis que je sais comment il faut les faire , je n'en fais plus ; je me borne à critiquer & à admirer ceux de mon ami le poète qui a choisi le B pour sa lettre.

Or , toutes les fois , lecteur , que vous verrez dans mon Journal une piece de vers sans notes du journaliste , prenez cela , s'il vous plaît , pour une marque non équivoque du peu de penchant que j'avais à l'insérer.

Mais , diroient mes correspondans aussi mécontents

E üj

de ma prose que je le suis de leurs vers , nous savons à merveille que nous ne sommes pas des Racines : nos vers sont de petits vers sans prétentions. . . Eh ! messieurs , ayez-en des prétentions , & faites mieux. Ou , si réellement vous n'en avez point , ne vous faites pas imprimer : quelle fantaisie !

Ne savez - vous pas que rien de tout ce qui se lit n'est aussi fastidieux que des vers médiocres ? La plus mauvaise prose est plus supportable. Se donner la peine de versifier & de rimer pour ne rien dire qui vaille , est une vraie manie.

C'est une singulière chose que l'amour-propre des moindres versificateurs. Quiconque a fabriqué tant bien que mal quelques vers , est porté à se croire un personnage. On les lui demande ; il se fait prier pour les lire ; les femmes , qui aiment toutes les vers sans s'y connaître , en sont bonnement charmées , parce que ce sont des vers. Comment la tête du jeune poète ne serait-elle point échauffée par ce concert de louanges ? D'ailleurs , comme les vers coûtent plus à forger que la prose , on est plus fier d'en avoir fait : cela est tout naturel.

On veut donc se faire imprimer , quoiqu'on soit très-modeste & sans prétentions : cela est encore tout naturel.

Quand une femme fait des vers , mesdames ! (car il est tems de revenir à vous , & je vous demande grace pour ce long écart) c'est encore bien pis , sur-

tout si elle est jeune, jolie, aimable, comme je suppose que vous l'êtes. Alors les bouffées d'encens deviennent étouffantes. Quel sot irait critiquer les vers d'une femme ? Ils ne sont pas faits pour cela ; ils sont faits pour être admirés, on le fait bien. En pareille occasion, l'homme le plus consciencieux & même le plus impoli n'ose parler que par son silence.

De plus, quand il s'agit de juger les vers d'une femme, nous ne sommes plus connaisseurs, nous autres hommes : les plus spirituels, les plus judicieux d'entre nous ne le sont plus. Nous prenons trop aisément une grace pour une muse.

En général, je conseillerais fort aux femmes de ne pas faire des vers : cela ne leur réussit pas ; il vaut beaucoup mieux que nous en fassions pour elles.

Je ne fais trop comment la comtesse de la Suze & madame Deshoulières sont venues à bout d'escalader le sommet d'une des collines fleuries qui s'élèvent du pied du mont Parnasse ; mais je fais très-bien que parmi les femmes de nos contrées qui se mêlent de rimer, il n'en est pas une qui n'eût beaucoup mieux fait, selon moi, d'apprendre *l'art de ne rimer plus*.

Que, dans la vivacité du moment, une femme d'esprit laisse échapper quelques vers, je ne lui en fais pas un crime. Mais pourquoi en donner des copies ? Pourquoi se laisser demander des vers sur ceci, sur cela ? pourquoi se donner ainsi un faux air de *poète* ? Il vaut mieux faire quelquefois en se jouant,

de très-mauvais vers presque rimés, qu'enfante l'occasion & la gaieté, que de limer à demi des vers qui auraient quelque envie d'être poétiques & ne le sont pas, où l'on a mis assez d'arrangement pour qu'il dût y en avoir davantage, où il y a du sérieux & de beaux sentimens dont l'expression est toujours détestable, quand elle n'est pas excellente.

Tout cela me pesait depuis long-tems sur la conscience : j'avais besoin de le dire une fois, & je vous remercie de m'avoir fourni une occasion de m'en *dégonfler*.

Vous ne me remercirez pas, moi : au contraire, il est vraisemblable que vous me trouverez fort désobligeant, fort impertinent. Je serais pourtant très-sincèrement fâché de vous avoir fait de la peine... Et qui fait, au fond, si vous ne seriez point de ces personnages d'invention, par lesquels un journaliste se fait écrire comme il l'entend, pour leur répondre ce qu'il a envie de dire, à quoi ils n'ont garde de repliquer ?..

Un mot encore sur le décri où sont en France nos vers suisses. M. Gueneau, associé de M. de Buffon pour écrire l'Histoire naturelle, qui, comme je l'ai dit, aime à plaisanter, s'en est moqué (l'auriez-vous cru ?) dans son article de l'hirondelle. Voici sa phrase :

« On a dit qu'un cordonnier de Bâle ayant mis à une hirondelle un collier, sur lequel était écrit :

Hirondelle,

Qui es si belle !

Dis-moi, l'hiver où vas-tu ?

reçut le printemps suivant, & par le même courier, cette réponse à sa demande :

A Athenes,

Chez Antoine :

Pourquoi t'en informes-tu ?

Ci qu'il y a de plus certain, ajoute le naturaliste, c'est que ces vers ont été faits en Suisse. ... Or devinez pourquoi ? c'est qu'ils sont bien mauvais. C.



Note sur l'extrait du Tableau de Paris.

DANS mon précédent Journal, au haut de la p. 32 ; en parlant de la seconde édition *refondue* de cet intéressant ouvrage, je demande aux acheteurs de la première : « Avez-vous à vous plaindre de l'auteur ? Son ouvrage une fois publié, n'était-il plus sa propriété ? » Il semble par-là que je veuille dire aux acheteurs qui murmurent qu'ils sont dans leur tort. Comme c'est précisément le contraire de ma pensée, je rétablis ici ce qui suivait & qui avait été retranché. « J. J. Rousseau le pensait ainsi, & j'avoue que je pense comme lui. Mais il faut que J. J. Rousseau & moi, nous n'ayons pas le sens commun. Demandez plutôt à tous les auteurs. Quoi ! pour un misérable écu déboursé,

vous auriez l'imbécillité de croire qu'ils vous ont vendu leur génie , qu'ils en ont aliéné la liberté ? . . Et comme tout homme riche , qui ne regarde pas à un écu , jugera en faveur de l'auteur & de son génie , & condamnera l'acheteur avec dépens , vous voyez bien , lecteur ! que c'est nous qui avons tort. » Voilà ce que j'avais dit gaiement en faveur d'une opinion très - contestable assurément , très - peu intéressante , mais qu'enfin je veux dire , parce que c'est la mienne. Et même j'aime mieux dire cela à l'occasion de M. Mercier que de tout autre , précisément parce que je connais M. Mercier , parce que je l'estime , parce que je l'aime : ce qui me donne plus de droit avec lui qu'avec tout autre , de dire sans détour dans l'occasion que je ne pense pas comme lui. Car enfin , c'est moi peut-être qui ai tort ; peut-être aussi est-ce lui. Ce qu'il y a de certain , c'est que ni lui ni moi nous ne ferons jamais que ce que nous nous croirons en droit de faire. La crainte des fausses conséquences que les sots pourraient tirer de ma phrase , & contre lesquelles je m'inscris en faux , m'auraient engagé à la laisser supprimée : l'amour scrupuleux , superstitieux peut-être , de la vérité , & le sentiment de ce que doit au public tout homme qui écrit , *ne quid veri non audeat dicere* , m'obligent seuls à la rétablir. Je prie l'auteur d'y voir une preuve d'estime donnée à ma manière , & tout lecteur de juger par-là jusqu'à quel point je mérite sa confiance.

Je dois ajouter au reste que , si l'auteur , selon moi ,

se dessaisit de sa propriété, c'est en faveur du public, & non en faveur de son libraire, qui n'y a du tout rien à voir. Il serait trop plaisant que pour avoir imprimé & bien vendu la première édition d'un livre, on s'en crût le propriétaire. C.



*Relation du voyage d'HENRI II D'ORLÉANS-
LONGUEVILLE dans sa principauté de Neuchâtel
& Valengin en 1657.*

LE prince Henri II d'Orléans-Longueville arriva le 1^{er} juillet 1657, sur la frontière par Pontarlier, avec un nombreux cortège de seigneurs Français, ayant à sa suite plus de deux cents chevaux. Là il fut complimenté par le conseiller Hory à la tête du conseil d'état Il lui répondit : « Messieurs, je viens en ma vieillesse voir encore une fois mes fideles sujets & bons amis de ces lieux, & vous témoigner à tous combien je vous aime. J'ai pris soin de vous conserver dans vos franchises & libertés, voire celle de votre religion qui n'est pas la mienne, & le ferai tout le tems de ma vie, afin qu'à l'heure de ma mort j'aie le doux contentement de vous laisser heureux. »

Deux régimens du pays, de mille hommes chacun, commandés par Sigismond & Jean-Jacques Tribolet, se trouverent aussi sur la frontière pour le recevoir. Le prince prit grand plaisir à les considérer, parlant à

tous avec grace & affabilité. Arrivé sur les champs de Beseux, il y trouva la bannière (a) de Neuchâtel avec environ mille hommes, commandés par M. le maître-bourgeois Abram Pury la Pointe. Le banneret Merveilleux (b) présenta la bannière au prince, qui la tint pendant le compliment, & la lui rendant, il dit : « Je revois avec plaisir ces braves bourgeois, en la garde desquels je mets ma personne. Reprenez la bannière, sire banneret, & m'y veux ranger tout le premier, comme bon bourgeois de Neuchâtel que je suis, étant prêt à la suivre pour soutenir les droits & honneurs de notre bonne patrie Suisse. » Les Quatre Ministres lui présentèrent les clefs à la porte de la ville. Il les garda pendant la harangue, ensuite les leur rendit, en disant : « Messieurs, ma bonne ville de Neuchâtel ne peut être en meilleure custode; (c) par ainsi je vous recommande d'avancer toujours comme du passé, tout bien & tout honneur en icelle. »

Sur la route depuis les Verrières jusqu'à la ville, le prince avait rencontré çà & là les bannières des autres bourgeoisies & plusieurs enseignes des quartiers éloignés, (d) & n'avait manqué de dire à tous de quoi

(a) Dans l'original *bandière*, & pour *banneret*, *banneret*.

(b) Jean-Jacques Merveilleux, élu banneret le 28 mars 1647, mort le 17 janvier 1671.

(c) Garde.

(d) La milice des Verrières, celle de Boudry & Rochefort; celle de la Côte & Colombier.

les bien contenter. Si les princes savaient combien il leur est facile de gagner l'affection des peuples , ils ne pourraient se refuser à si petite dépense. Comme mon office m'appellait à être auprès du prince , durant le trajet j'eus occasion de remarquer le singulier plaisir & le grand étonnement que lui causerent tant de gens d'armes qu'il rencontra sur son passage , au nombre de six à sept mille hommes. Quand il appercevait de loin une bannière , il tressaillait d'aise , & me dit une fois : « Où se prennent tant de gens ? Il ne se peut que ce ne soient les mêmes. » Je l'assurai que ces enseignes étaient différentes , & qu'il ne voyait qu'une partie de son peuple. Alors se tournant vers aucuns des seigneurs de sa suite , il leur dit : « En France , je ne suis prince que sur parchemin d'Italie ; en Suisse , il en est tout autrement , je vous le disais bien. » Et comme je prenais soin de lui indiquer les lieux d'où sortaient ces enseignes , & la distance de leurs manoirs , il me dit : « Ces braves gens ont pris bien de la peine , & toutefois semblent-ils l'avoir fait joyeusement. C'est marque qu'ils m'aiment ; ce jour me fait tant de plaisir que je ne puis le dire. » Quelques jours après il dit au banneret Merveilleux : « Je n'ai rien juré à la bourgeoisie de Neuchatel , mais bien à celle de Valengin ; c'est une vieille dette de quarante ans que vous devez m'obliger de payer sans renvoi & avec dépens , comme juste. » Le banneret lui répondit gentillemeut : « Monseigneur , nous y perdriens ,

vu que ce serment ne contient pas tout ce que vous faites. » Le jour de sa fête échéant le 13 juillet, on résolut la veille de la célébrer par autant de réjouissances publiques qu'on en pourrait imaginer, & on pria très-humblement le prince d'accepter un repas avec toute sa suite : ce qu'il agréa de grand cœur. Il fut servi par six membres des Vingt-quatre & douze du conseil des Quarante. En se mettant à table, il voulut avoir à sa droite le maître-bourgeois en chef, & le banneret à sa gauche, ne cessant d'adresser des paroles d'affection aux uns & aux autres du conseil, les appelant par leurs noms qu'il avait pris soin d'apprendre, & devisant (a) de la chose publique avec bonne intelligence, voire des grands débats de l'an 1618.

« En ma première jeunesse, leur dit-il, je vous ai fait bien des chagrins ; les enfans ne savent ce qu'ils font, il faut leur pardonner. » On n'avait rien épargné pour rendre le festin splendide ; de quoi le prince semblait fâché, disant : « Mes amis, pourquoi ce grand régal ? mieux valait collationner, comme bons Suisses ; du fromage avec vous autres, me régalerait mieux qu'ortolans avec des princes. » Et remarquant certains messieurs de sa suite, badins & de joyeuse humeur, se chuchotant comme par moquerie, alors qu'on apportait les grands vases pour boire la santé du prince, il éleva sa voix bien fort, toutefois sans fâcherie, &

(a) Discourant.

dit : « C'est ici la table de la grande famille , où ne sont admis que les enfans de la maison , à favoir nous autres bourgeois & freres , sauf par grande faveur faite à quelques-uns du dehors , comme il se voit aujourd'hui. » En disant ces dernieres paroles , regardant fièrement certains messieurs de sa suite & posant sa main droite sur l'épaule du maître-bourgeois en chef , il ajouta : « Voici le chef & pere de la grande famille , nous lui devons tout honneur & respect , moi le premier pour être en bon exemple à ceux qui ne connaissent pas ces choses. » La santé du prince ayant été bue avec grand bruit de canons & force de mousquetade (car toute la bourgeoisie était en armes , grands & petits , jeunes & vieux , voire les enfans depuis l'âge de sept ans) il demanda un vase , disant , « donnez - moi le plus beau , » dans lequel il versa lui-même , & s'étant levé , il dit à haute voix au maître-bourgeois en chef , en lui tendant la main : « Je bois de grand cœur à la prospérité de notre bourgeoisie , à laquelle je jure & promets tous devoirs de bon seigneur & loyal bourgeois. » Paroles qui charmerent tous les assistans , ce qu'ils témoignèrent d'un commun accord.

Et comme les canons ne bruyaient point , le prince en demanda la raison ; le banneret lui répondit « que les amorces ne pouvaient prendre que pour leurs altesses sérénissimes , & pour messeigneurs leurs enfans. » Cette agréable réponse plut au prince , qui le

témoigna par diverses paroles gracieuses, & au même moment il demanda la bannière qu'il voyait flotter au dehors des fenêtres; manifestant qu'il voulait parler, il se fit un grand silence :

« Je suis vieux, (a) dit-il, & mes enfans sont bien jeunes : je les mets sous la garde & protection de cette bannière. Mes amis, je vous recommande mes enfans; & si je quitte bientôt ce monde, servez-leur de peres en leur jeunesse, afin qu'ils soient un jour de bons & sages princes à votre gré. Mes amis, vous ferez ce que je vous demande, car vous m'aimez, je le fais bien. »

Le prince ayant prononcé ces touchantes paroles d'une voix toute affectueuse & avec attendrissement de cœur, tous les assistans en larmes d'admiration & d'amour, s'écrierent, répétant les paroles suivantes du maître-bourgeois en chet : « Monseigneur, monseigneur, nos corps, biens & vies sont à vous & aux vôtres, à toujours. »

Certes, il faut avoir vu ces choses, pour s'en faire une juste idée; car comment décrire ce touchant murmure de voix confuses, éloquent langage des cœurs pénétrés de respect & de tendresse, comme de gratitude.

Je remarquai que les plus badins & bouffons entre les susdits seigneurs Français semblaient émerveillés &

(a) Le prince avait soixante-trois ans.

pleuraient

pleuraient comme nous autres, voire un peu plus. Certain est-il que si les princes de la terre assistaient une seule fois en leur vie en pareille fête, ils ne pourraient être à meilleure école & en vaudraient davantage ; car c'est miracle, si sur dix souverains il s'en trouve un seulement qui sache que la légitime autorité d'un prince n'est autre que celle d'un bon pere sur ses enfans.

On ne doit pas être surpris qu'un ancien serviteur, qui a l'honneur & la grande fortune d'être en la particuliere confiance d'un aussi bon maître, se complaise à faire semblables récits. Et quand bien il y aurait en mon fait un peu de jactance (a) & partial jugement, j'estime que la susdite narration est toute propre à faire connaître certaines de nos formes, ensemble les mœurs & usages de ce tems.

Le séjour que Henri II fit dans ce pays, fut de six semaines. On peut dire avec vérité qu'il ne se coucha pas un seul jour sans avoir fait du bien ; renouvelant les franchises, en accordant de nouvelles, répandant des graces & faisant des dons considérables, entre lesquels je ne puis taire le suivant.

La communauté de Colombier, ayant follement cautionné le trésorier Mouchet, originaire du lieu, se trouvait chargée d'une bien grosse dette (b) en-

(a) Vanterie.

(b) Soixante - dix mille écus.

vers la seigneurie. Le prince prenait grand plaisir à passer trois jours de chaque semaine au château de Colombier, où il voulait que je le suivisse.

Les environs lui plaisaient tant, que tous les jours après dîné, lorsqu'il ne faisait pas bien mauvais tems, (car un peu de pluie ne l'arrêtait pas) il me faisait signe de le suivre, & me conduisait à travers champs, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre; mais c'était aussi pour deviser à son aise des affaires du comté.

Un jour que nous revenions de la promenade, nous trouvâmes non loin de la promenade, c'est-à-dire de la prairie, les principaux du village qui se jetèrent aux pieds du prince, le suppliant de les soulager par un rabais, au regard du cautionnement ci-dessus.

Le prince les ayant d'abord fait relever, leur dit : « Volontiers, mes enfans, mais ne cautionnez plus. » Et se tournant du côté de la prairie : « il me vient en pensée, ajouta-t-il en étendant sa main avec trois doigts écartés, que vous plantiez ici trois grandes allées, de beaux & bons arbres aboutissans au lieu où je suis, avec petites allées aux côtés; cela fait, mon procureur-général que voilà, vous donnera quittance de toute votre dette, si-tôt qu'il pourra l'écrire à l'ombre desdits arbres. »

Ces bonnes gens, qui ne demandaient qu'une diminution de la somme, ébahis & comme stupéfaits, ne savaient comment dire leurs pensées; ce que voyant

le prince , il ajouta : « allez vite , mes enfans , préparez vos outils pour les allées , j'y veux travailler avec vous. »



Extrait des Journaux Allemands.

ELLE ressembloit à la rose printannière , dont l'éclat fait l'ornement des jardins. Son tendre bouton s'entr'ouvrait à peine , le méchant est venu , il l'a arrachée de sa tige , il a respiré son parfum , puis l'a jetée par terre , l'a foulée sans pitié dans la boue , & s'est enfui d'un pas précipité. Un matin la vit naître , ouvrir son sein ; un seul matin elle embauma ces lieux solitaires , un seul fut le terme de sa gloire & de son bonheur.

Où est-il le corrupteur ? Des fleuves , des provinces , des mers le séparent à cet instant de l'infortunée , de l'innocence qu'il a souillée , de la sainte vertu qu'il a profanée.

Dieu le fait ! si elle fut pure , si elle fut innocente , avant que l'infame eût tendu ses pièges , & pour l'y faire tomber eût abusé de sa joie naïve & de la bonté de son cœur , avant qu'elle eût entendu de sa bouche l'éloge de sa *belle ame* , avant qu'il lui jurât qu'elle méritait les hommages des princes & des rois , avant qu'elle l'eût vu soulager l'indigent & remplir d'or la main de l'humble mendiant , avant qu'un bienfait im-

posteur eût sauvé la vie à son malheureux pere , & qu'un transport de reconnaissance eût précipité cette tendre fille dans les bras du traître : oui , le ciel vit les purs mouvemens de son ame avant que , séduite par tant d'artifices , & la raison troublée par le vin au sortir d'un repas , elle perdit le beau nom de vierge.

O nuit scélérate , où le char était déjà prêt qui devait éloigner le cruel ! O réveil affreux ! O désespoir de l'innocence , lorsqu'elle ne vit plus le monstre que les premiers rayons de l'aurore avaient vu prendre la fuite & abandonner sa victime !

O Dieu ! tu pris plaisir à la former pour les saintes joies de la maternité , pour serrer contre son sein le plus doux de tes dons , avec ces vives étreintes de l'amour & de la volupté , qu'elle prodigua au cruel dont elle crut le cœur semblable au sien.

Mais cet homme sans foi a ouvert sous ses pas les abymes de l'opprobre ; il y a précipité une enfant sans expérience. Dans les profondeurs de la misère , livré aux soucis dévorans , aux regrets déchirans , son jeune cœur neuf mois entier palpite , tremble , frissonne , dans l'attente d'un moment terrible , & ne battit pas avec autant de force au jour même où l'infortunée monta sur l'échafaud.

Neuf mois entiers elle est poursuivie par l'image de son corrupteur : sans cesse elle voit celui qui fut lui faire une cruelle illusion , & ne le voit que pour

le maudire dans son désespoir, & charger d'imprécations sa tête scélérate.

O jeune fille ! l'amant dont ton cœur fut épris, celui qui eut ta confiance, celui que tu choisis pour ton soutien entre tous les hommes, celui que tu fis dépositaire de tout ton être, il faut donc que tu le maudisses ! Ah, de ce moment tout s'éloigne de toi, tu restes isolée & à l'abandon, parce que l'ordre de la nature a été violé par un traître !

Tout est mort pour toi ; plus de joie, plus d'espoir : l'idée même, l'idée consolante des délices maternelles ne s'offre à toi que comme le plus cruel des supplices. Comme une tumeur pestilentielle qui annonce la contagion & la mort, ainsi tu sens croître dans ton sein l'enfant du séducteur. Tu le portes dans tes entrailles, & tu ne te sens point des entrailles de mère. . . . Eh, comment pourrait son cœur troublé sentir que sa fécondité est un fruit de la bénédiction du ciel ; que ce germe croissant est l'enfant de son desir, une portion de sa vie, une moitié d'elle-même ? L'horrible perfidie du père, & les maux épouvantables qui vont fondre sur elle, elle ne voit & ne sent, elle ne peut voir ni sentir autre chose.

Ainsi s'écoulent ces tristes mois au milieu des terreurs, des perplexités. Combien elle desira d'avoir une confidente, un conseil, quelques secours ! Mais, le désespoir s'est emparé de son ame & lui ôte à chaque instant le courage & la résolution. En vain mé-

dite-t-elle des moyens de salut : au moment de parler , un tremblement la saisit , la honte & la crainte lui ferment la bouche.

Que va-t-elle dire à ses innocentes compagnes , à sa tendre mais vertueuse mere ? . . . Elle n'ose , elle se tait , & périt de langueur. Dix fois , vingt fois , elle veut vaincre sa honte , ouvrir son cœur à une amie , & verser des larmes dans son sein : toujours ce mot fatal s'arrête sur sa langue , sa voix est étouffée , repoussée comme par une barrière insurmontable , & tout le poids de son secret va retomber sur son cœur.

Tantôt ses yeux flétris restent fixes & secs , tantôt des larmes cuisantes roulent sur ses joues pâles & froides. Elle fut la compagne de ses jeux passés , elle n'ose lever les yeux sur la face d'une mere qu'elle adore , elle tremble à l'aspect de son vénérable pasteur ; elle dévore seule sa douleur amère , elle se promet toujours de parler ; mais elle diffère toujours . . .

Et comme un foudre , voilà le moment venu , les douleurs qui la saisissent ! L'heure fatale est arrivée , l'heure de la révélation , des supplices , de la mort ! . . . L'affreux désespoir trouble ses sens , la rage meurtrière lui prête son bras d'airain ; elle voit le monstre qui l'a perdue , elle s'élance , elle le saisit à la gorge , elle foule de ses pieds son impitoyable cœur . . . Oui , c'était lui , c'était le traître. L'infortunée , au moment de subir sa sentence , en a pris Dieu lui-même à témoin : c'était son séducteur qu'elle étrangla de ses

mains , & qu'elle écrasa d'un pied vengeur.

C'en est donc fait ! l'innocent a reçu la mort , l'enfant de son cœur est à ses pieds étendu sans vie. Elle ouvre les yeux , elle le voit , un cri funebre sort de ses entrailles , elle se précipite ; les premiers sentimens du meurtre & de la maternité étonnent à la fois son ame , & suspendent en elle les fonctions de la vie.

Enfin , elle se réveille , & le premier mot qui lui échappe est le nom du corrupteur. Elle appelle la mort à son secours , elle la demande avec instances , comme le seul remède à ses tourmens ; puis elle cherche l'innocent qui reçut d'elle au même instant la vie & la mort , elle veut mourir en embrassant le fruit de ses entrailles. . .

Telle est l'histoire de la *premiere* malheureuse (*a*) de ce genre dont j'ai entendu parler de ma vie. Sa tête tomba sous la hache d'un bourreau.

Que de pleurs ! que de pleurs ! que de pleurs fu-

(*a*) *La premiere* , oui bien peut-être , dit le libertin avec un ris moqueur ; mais où est la fille d'aujourd'hui que l'on soit obligé de séduire par l'image des vertus , que l'on pût même ainsi séduire ? . . . Ah , sans doute , tu dis là une terrible vérité ; & plaise au ciel que tu sois incapable de le tenter ! Mais , ô ame dure & féroce , n'y a-t-il donc que cette funeste image qui puisse mettre un frein à tes barbares plaisirs ? Et si tu ne crains pas d'étouffer dans un jeune cœur un faible reste de vertu , qui peut répondre que tu eusses horreur d'y éteindre la vie même ? Tu ne voudrais pas livrer ta victime à la mort , & tu la dévoues au vice , à la corruption , à l'infamie.

(*Note du traducteur.*)

rent versés autour de son échafaud ! que de soupirs ;
 que de cris douloureux se firent entendre dans la foule
 des assistans ! Quel mouvement subit & général se re-
 marqua à l'instant où l'on vit ce tronc sanglant tom-
 ber du siege !... Le cœur ému de chacun battait avec
 force ; mais quel se sentit innocent ? Et d'entre les
 plus vertueux , quel en interrogeant sa conscience ,
 entendit en lui-même cette voix : *tu es plus pur que
 ne fut cette infortunée ?*...



Ode élégiaque à Doris.

HELAS , ils ne sont plus , ils ne sont plus pour nous ,
 Ces bocages rians , cette fraîche verdure ,
 Où , d'une ardeur si pure ,
 Au Dieu de la nature
 Nous portions notre encens & nos vœux les plus doux.

Ils ne sont plus pour nous. O fort trop rigoureux !
 Sur leurs tendres débris nous voyons quels outrages
 Bellone & ses ravages ,
 Dans leurs sanglans passages ,
 Tracerent pour l'effroi des humains malheureux.

Ces outrages encor , communs , universels ,
 De bien d'autres , hélas ! ne sont qu'une partie :
 Une main plus impie ,
 Sur nous appesantie ,
 Aggrave encor de Mars les coups les plus cruels.

Nous fûmes visités , nous ne le ferons plus :

Telle est de ces beaux lieux l'inscription touchante :

Mais , sentence accablante ,

Quel est donc l'hiérophante

Qui vint ainsi fermer Eleufis aux vertus ?

Des organes sacrés d'Astrée & de Thémis

Seraient - ce là , Doris , les paroles perfides ? ...

Les pâles Euménides ,

De leurs levres livides ,

Seules ont prononcé l'arrêt dont je frémis.

O tristes déités , ô filles des enfers ,

Ainsi vous lancez donc , dans l'Erebe allumées ,

Vos torches enflammées ;

Et vos rouffes fumées

Viennent en tourbillons se heurter dans les airs.

Que de monstres , grands dieux , naissent de ce concours !

Hors des flancs déchirés de ces nues affreuses ,

Sortent impétueuses ,

Cent figures hideuses ,

Qui prennent contre nous leur effroyable cours.

C'est l'envie au front dur , c'est le soupçon cruel ,

La basse jalousie , & la hauteur indigne ;

C'est l'imposture insigne ,

Dont l'haleine maligne

Répand tous ses poisons dans le cœur du mortel.

Et ces monstres déjà nous livrent leurs assauts.

Quelle égide opposer à leurs traits exécrables ?

Destins impénétrables ,

Vos décrets immuables

Nous ont - ils dit : souffrez , souffrez en paix ces maux ?

De ces monstres divers dûmes - nous sans secours

Affronter , supporter les fureurs détestées ?

Ou , nouveaux Prométhées ,

Sur nos chairs garrottées ,

Dûmes - nous sans combat recevoir ces vautours ?

Ah ! de notre destin tel n'est pas le vouloir ,

De ses sages arrêts sachons mieux nous instruire :

Non , non , s'ils purent nuire ,

Ils ne purent détruire ,

Ces monstres échappés de l'inferral manoir.

Adorable à jamais , la suprême Bonté

Nous aide à repousser leurs attentats horribles ;

Et de leurs coups terribles ,

Nos ames invincibles

Peuvent , quand il nous plait , braver la cruauté.

O vrai présent du ciel , ô raison , c'est par toi ,

Par toi seule qu'armé des feux dont tu m'éclaires ,

Je vois mes adversaires

Convertis en chimères ;

Et vomir vainement leurs flammes contre moi.

Si , triomphant du vice , à pas audacieux

Je fournis sans broncher ma pénible carrière ,

Et si ma tête altière

Quitte enfin la poussière ,

Raison , je reconnais ton bras victorieux.

Mais, ô Doris, pardonne aux écarts sérieux ;
Où se jette en ce jour ma muse téméraire :

Sans doute trop austère,
Que du grand art de plaire
Elle a bien méconnu les moyens gracieux.

Pourtant excuse-la, son tort te fait honneur :

Oui , ces graves accens , ce sévère langage

Qu'elle a pris pour partage ,
Sont le plus pur hommage
Qu'à ton solide esprit pût rendre ma candeur.

Et Doris , tu l'as dit , " au prix de la raison ,

Qu'est-ce que ce clinquant dont s'éblouit le monde ?

C'est le feuillage immonde ,
Que les vents à la ronde
Dispersent en tribut à l'arrière-saison.

Non , il n'est rien de plus. Eh , l'estimerions-nous ?

Ah , que bien autrement la raison s'apprécie !

C'est la plante affermie ,
Que les vents en furie
Tentent, tentent en vain d'abattre sous leurs coups,

Tels sont, Doris, tels sont les propos bien conçus

Que cent fois de ta bouche entendit mon oreille :

Leur force est sans pareille ;
Mais la grande merveille
Est qu'au sein de la cour tu les aies tenus.

Le Tibre , moins surpris autrefois , sur ses bords

Vit fleurir des Romains la sagesse profonde ;

A la face du monde ,
 Rome était sans seconde ,
 Quand au vice il fallait préférer mille morts.

Alors ils savaient tous , ces antiques Romains ,
 Offrir encore aux dieux un encens acceptable ;
 D'un luxe trop coupable
 L'excès épouvantable
 N'avait encor fouillé ni leurs cœurs ni leurs mains.

La mâle probité , commandant aux talens ,
 D'un pied ferme & hardi foulait les sept collines ,
 Et cent vertus divines
 Y jetaient leurs racines
 A l'ombre du courage , à l'ombre du bon sens.

Qu'êtes-vous devenus , ô siècles de l'honneur !
 A peine à notre foi vous montrez-vous encore :
 Du couchant à l'aurore
 L'indignité dévore
 Chez nous la petiteesse ainsi que la grandeur.

Et dans la foule enfin qui t'entoure, Doris ,
 Dresser comme tu fais , sans crainte ni réserve ,
 Des autels à Minerve ,
 C'est transporter ma verve ,
 Ah ! mille fois trop haut pour mes faibles écrits.





La destruction du monde.

ARIETTE (a) sur l'air d'Orphée, noté pour une basse-taille : *Objet de mon amour.*

LE Dieu de l'univers

Aux élémens divers

Se fait entendre. . .

Il t'appelle , ô néant. . .

Dans ton gouffre effrayant

Tout va se rendre.

Le jour fuit . . les éclairs

Brillent seuls dans les airs ,

La foudre gronde. . .

Et l'Autan furieux

De l'enfer jusqu'aux cieux

Souleve l'onde.

Frémissez , vils mortels . . .

Sous vos pas criminels

Le monde croule. . .

Une lave de feux

De son sein sulfureux

Jaillit & coule.

(a) Une ariette sur *la destruction du monde!* . . .
Cela paraîtra peut-être singulier. Mais la beauté des images & de l'harmonie élève cette ariette au rang de l'ode Pindarique. Je la mets à côté des plus belles cantates de Rousseau ; & je suis surpris qu'un pareil morceau de poésie soit d'un auteur de seize ans.

Les monts sont renversés,
 Les enfers écrasés
 Vont se dissoudre...
 Et les astres troublés
 Dans les cieux ébranlés
 Tombent en poudre.

Tout s'apaise & se tait...
 Ton empire renait,
 Vaste silence...
 Et l'univers détruit
 Abandonne à la nuit
 Son orbe immense.

Par M. VERNES fils, de Geneve.



Épigramme. (a)

..... nous dit ingénument
 Que ses ouvrages éphémères
 Sont du génie un monument.
 Touchant les nouvelles matières
 Dont il traite un peu longuement,
 Voici quel est mon sentiment :
 Rien n'est plus *froid* que les Glaciers.

L'on croit ces monts communément
 Aussi hauts que les Cordillieres.
 Voici quel est mon sentiment :
 Rien n'est plus *plat* que les Glaciers.

(a) Nous ne voulons point savoir quel est le héros de
 cette épigramme un peu méchante : qu'importe au public ?
 Il suffit qu'elle soit jolie.

L'on croit ce voyage amusant ,
 Que chaque aspect en est charmant ;
 Mais de ces préjugés vulgaires
 nous détrompe aisément :
 Rien n'est plus *sec* , plus *fatigant*
 Que le voyage des Glacieres.



Stances en prose. Priere au printems.

P RINTEMPS créateur , qui redonnes la vie à toute la nature ! infortuné , moi seul sur la terre , hélas ! suis abandonné de toi.

Orgueil des saisons , magnificence éternelle de beautés ! si tu disparaissais devant l'été brûlant , c'est pour maintenir dans ton empire la douce chaleur d'une fécondité qui ne vieillit point. — Infortuné ! moi seul , sans chaleur & sans vie , suis abandonné de toi.

Ton premier regard lancé sur le monde , rajeunit & vivifie les doux plaisirs qu'hiver tenait dans ses étreintes : les accens amoureux se font entendre , de mélodieux concerts chantent tes bienfaits. — Infortuné ! quand je vois sourire toute la nature , mon cœur est muet. Ah , Dieu puissant , Dieu créateur , je suis abandonné de toi !

Ainsi , déplorant la perte des sources de ma vie , le Dieu que j'invoque exauce mes cris. Par son in-

fluence céleste , je deviens habitant de l'Helvétie heureuse. Vois , me dit-il , la grandeur de ma puissance ; contemple , rassasie - toi de la majesté des tableaux qu'elle fait éclore ; & si un germe de vie coule dans ton sang , respire.

Par un jeune homme.



*Vers pour mettre au bas du portrait de M. ROMILLY ,
pasteur de Geneve , peint par M. ARLAUD.*

Du sage que tu vois c'est l'exacte peinture.
Veux - tu connaître mieux son ame belle & pure ?
Lis ses touchans discours.
L'esprit qui les créa est aux cieux pour toujours.



T A B L E.

<i>Trois dissertations de M. le baron de Hertzberg , &c. p. 3</i>	
<i>La destruction de la ligue , &c.</i>	16
<i>Histoire de la république romaine , &c.</i>	32

T H É A T R E S. 39

P I E C E S F U G I T I V E S.

<i>Lettre à de jeunes dames , &c.</i>	67
<i>Note sur l'extrait du Tableau de Paris.</i>	73
<i>Relation du voyage d'Henri II , &c.</i>	75
<i>Extrait des Journaux Allemands.</i>	83
<i>Ode élégiaque à Doris.</i>	88
<i>La destruction du monde.</i>	93
<i>Epigramme.</i>	94
<i>Stances en prose.</i>	95
<i>Vers pour mettre au bas du portrait de M. Romilly.</i>	96

NOUVELLES

POLITIQUES.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE. On assure que l'on va remettre sur le tapis l'affaire d'un traité de commerce entre cet empire & la cour d'Espagne. Le dragoman de Suede s'est, dit-on, donné beaucoup de mouvemens dans cet objet, & l'on espere qu'ils réussiront bientôt.

Le grand - seigneur a envoyé des ordres précis à ceux de ses sujets établis dans la Moldavie & la Valachie, de revenir dans les domaines de S. H. Le terme qui leur a été fixé pour obéir a dû expirer le 15 avril dernier.

On a établi une poste régulière entre cette capitale, Bucharest & la Russie. Les expéditions de ces postes sont fixées aux 11 & 26 de chaque mois. Cet arrangement facilitera beaucoup la correspondance.

A L L E M A G N E.

Vienne. Le pape, après avoir séjourné un mois dans cette capitale, en est reparti le 22 pour retourner en Italie, en passant par Munich, où il s'est arrêté quelques jours, & a été reçu de S. A. E. avec les honneurs dus à sa dignité. L'électeur de Treves, évêque d'Augsbourg, s'est rendu dans cette dernière ville pour y recevoir S. S. qui doit aussi y passer. Pendant le séjour du saint-Pere à Vienne, il a visité

Mai 1782.

G

avec soin tout ce que cette capitale offre de remarquable. Tous les jours S. S. donnait audience aux personnes de distinction, & paraissait à une croisée pour donner la bénédiction au peuple qui accourait en foule pour jouir de cette faveur. On ne connaît point quel a été le résultat de la grande négociation que le pape est venu traiter lui-même ; mais on fait que les ordonnances de l'empereur s'exécutent par-tout. On n'a suspendu nulle part la suppression des couvens ; quant aux affaires des protestans dans le royaume de Hongrie, elles ne sont pas encore réglées ; l'exécution des lettres-patentes de l'empereur souffre quelques difficultés : le conseil royal de Presbourg ne veut accorder aux protestans que dix nouveaux temples. Cette affaire est, dit-on, maintenant portée devant S. M. I. & l'on en attend la décision.

Hambourg. On apprend de Berlin que le 7 du mois d'avril, on fit sauter quelques mines en présence du roi, pour essayer si la poudre qui y avait été mise l'automne dernière s'était bien conservée pendant l'hiver. L'effet répondit parfaitement à l'attente qu'on en avait ; mais le corps d'officiers qui s'y trouvaient eût à cette occasion une grande frayeur, en voyant une grenade d'une demi-livre tomber sur le roi. Heureusement cette grenade ne frappa que légèrement la hanche droite de S. M. qui rassura elle-même les assistans.

On mande de Dresde que Mad. l'électrice de Saxe se trouve enceinte ; cet événement a rempli de joie tous les sujets de l'électeur qui craignaient de ne voir aucun rejeton de LL. AA. EE. régner, puisqu'elles ont été treize ans unies sans apparence de postérité : mais aujourd'hui que l'on est certain de cette grossesse, il a été ordonné de commencer les prières publiques pour l'heureuse délivrance de l'électrice, dès le 21-vril.

Livourne. On apprend de Naples que le roi vient d'y rendre un édit intéressant sur l'inquisition, qui n'est point établie dans le royaume de Naples, mais qui l'est dans la Sicile. Cet édit est adressé au vice-roi de cette isle, & porte en substance ce qui suit. S. M. déclare d'abord que l'inquisition fut odieuse dès son origine à tous les peuples, parce que dans ses emprisonnemens & dans ses procédures elle n'a jamais agi que de la manière la plus illégale. Que plusieurs fois on s'était jeté au pied du trône pour supplier le souverain de faire substituer les loix publiques aux loix secrètes de ce tribunal. Que malgré les réclamations des peuples & la censure des souverains, ce tribunal ne s'était point désisté de son ancien système. Enfin, que le grand-maître, dans une remontrance, n'avait pas rougi d'avancer « que l'inviolabilité du secret était l'ame & l'essence de l'inquisition, qu'elle ne peut avoir de force sans le secret, & qu'il vaudrait mieux l'abolir que d'en changer les procédures. » Ces considérations ont engagé S. M. à supprimer absolument ce tribunal dans son royaume de Sicile, afin d'empêcher l'innocence d'être opprimée, & voulant préserver les peuples dont le gouvernement lui est confié, de tout jugement inique, sans cependant laisser les perturbateurs du culte public impunis. Dans cet objet, les évêques pourront exercer leur juridiction en matière de foi comme d'ancienneté, pourvu qu'ils suivent la forme usitée dans tous les tribunaux de justice criminelle établis dans les états de S. M. Elle prescrit 1^o. qu'avant de citer ou emprisonner personne pour cause d'hérésie, il faudra présenter au vice-roi les preuves de l'accusation que l'on veut intenter; l'emprisonnement accordé, le procès fait, la sentence prononcée, on représentera de nouveau toutes le

G ij

589923 A

pièces au vice-roi, avant d'en rien publier ou mettre en exécution, afin qu'il puisse communiquer le tout à la justice supérieure, qui s'assurera de la légalité de la sentence. 2°. Tout homme emprisonné pourra prendre pour sa défense tel avocat qu'il jugera lui convenir, & aura la liberté de parler à qui bon lui semblera, de faire usage de papiers, plumes & encre, comme s'il était dans sa propre maison. 3°. Dans les formations qui seront faites, concernant de semblables procès, on sera toujours tenu de spécifier le délit pour lequel elles se feront. 4°. Enfin, S. M. voulant destiner à l'utilité publique les fonds dont l'inquisition est pourvue, ordonne qu'on lui en produise l'état avec tous les documens qui y ont rapport.

On a publié à Milan le 9 mars un décret impérial, portant suppression des asyles dans les églises, & entr'autres la loi du 9 décembre 1757, qui les avait favorisés.

Le duc de Mantoue a ordonné la suppression de neuf couvens de franciscains, qui doivent être évacués dans cinquante jours ; & comme il y en a dont les revenus sont considérables, il a nommé une députation composée des principaux citoyens de la ville, pour faire l'inventaire de leurs biens meubles & immeubles, ainsi que de leur argenterie. Les religieux pourront se retirer dans d'autres couvens ou rentrer dans le monde avec une pension, en obtenant préalablement, en ce dernier cas, les dispenses nécessaires.

La république de Raguse tire de très-grands avantages de la guerre actuelle. Les négocians Anglais, établis dans plusieurs ports d'Italie, ont équipé à leurs frais & à l'insu du gouvernement de la Lombardie plusieurs corsaires qui infestent la Méditerranée ; le pavillon hollandais sur-tout ne peut plus paraître avec sûreté sur cette mer : ce qui met les négocians des

Provinces-Unies , qui ont des affaires dans les Echelles du Levant , dans la nécessité de se servir du pavillon Ragusois ; en sorte que la navigation de cette république a considérablement augmenté depuis six mois. La régence cherche à profiter de cette circonstance pour former des liaisons plus intimes entr'elle & les Etats-Généraux. Dans cette vue , elle a adressé à ces derniers une lettre où elle se recommande particulièrement à la continuation de la bienveillance de LL. HH. PP. & témoigne sa reconnaissance des services que la république des Provinces-Unies a rendus en diverses occasions à celle de Raguse.

E S P A G N E.

Cadix. On écrit de cette ville en date du 15 avril , que l'on a fait sortir quatre vaisseaux de ligne pour aller croiser vers le détroit. Avec eux sont sortis aussi les bâtimens frétés par le roi , qui doivent porter les batteries destinées à l'attaque des moles. Le gouverneur a reçu ordre d'envoyer pour cet effet à Algéfire cent quarante canons de fonte , sans compter cinquante autres qui s'y rendent par terre de Ciudad-Rodrigo ; il y en a déjà cent trente-six aux camp de Saint-Roch. On peut juger , d'après la grandeur de ces préparatifs , que Gibraltar sera enfin attaqué de manière à succomber.

A N G L E T E R R E.

Londres. On s'était flatté de faire dans peu une paix séparée avec la Hollande. Le nouveau secrétaire d'état Fox avait fait des offres à la république par le canal du ministre de Russie ; mais l'espoir que nous avions à cet égard s'est évanoui. Toutes les nouvelles reçues des Provinces-Unies annoncent que l'on continue à faire tous les préparatifs nécessaires pour pousser la guerre avec vigueur. LL. HH. PP. ont enfin reconnu l'indépendance de l'Amérique : ce qui diminue aussi le reste d'espoir que nous pouvions conserver de voir ren-

trer les colonies sous la domination de la Grande Bretagne , & de faire aucune paix avec elle , sans reconnaître leur indépendance. L'amirauté a reçu à la vérité des nouvelles de ces parages ; mais elles sont peu importantes : on sait seulement que tout était encore tranquille aux environs de New - York au mois de mars. Selon des lettres de cette dernière ville , datées du 20 mars , il devait y avoir eu un combat très-meurtrier aux environs de Charles-Town dans la Caroline méridionale , entre les troupes Anglaises & l'armée aux ordres du général Green ; mais on en ignore la date , les détails & l'issue.

Quant aux isles , on sait que l'amiral Rodney y est arrivé & a opéré la jonction avec l'amiral Hood. Les bâtimens marchands , qui étaient partis de Portsmouth le 11 février , sont également arrivés à Sainte-Lucie , où ils ont porté à l'escadre des provisions dont elle avait un très-grand besoin & qui l'ont mise en état d'appareiller. La cour a reçu la confirmation de la perte de Saint-Christophe.

L'amiral Barrington , qui avait été envoyé en croisière aux environs de Brest pour intercepter le convoi de Saint-Domingue , a manqué l'objet de sa destination , puisque ce convoi est arrivé à la Rochelle. Cependant on a lieu d'être satisfait de sa croisière , puisqu'il est parvenu à intercepter un convoi de troupes destinées pour les Indes Orientales , sous l'escorte du *Protecteur* & du *Pégase* de 74 , de l'*Andromaque* de 32 , & du vaisseau l'*Actionnaire* , armé en flûte , qui avait mis à la voile de Brest le 19 , sur lequel il a fait dix prises , formant cinq mille sept cents cinquante tonneaux , cent trente canons & mille douze hommes d'équipage , dont quatre cents trente-cinq soldats : le *Pégase* & l'*Actionnaire* ont aussi été pris. Cet événement est d'autant plus heureux pour la nation , que c'est le second retard que

nos canonis éprouvent cette année dans les secours qu'ils destinent pour l'isle de France & les Indes Orientales, le premier convoi ayant été obligé de rentrer dans les ports de France par les mauvais tems. On doit croire que cette perte leur sera très-sensible par le besoin où doivent se trouver leurs établissemens dans cette partie du monde, puisque l'officier qui commandait ce convoi avait des ordres précis de partir le plus tôt possible, & qu'il avait effectivement mis à la voile le 19, quoique la veille ses frégates envoyées à la découverte eussent signalé l'escadre Anglaise. Le lendemain, après avoir envoyé de nouveau, comme elles ne découvrirent plus nos vaisseaux, il espéra nous échapper, & crut ne pouvoir différer davantage son départ.

Nos nouveaux ministres paraissent suivre les principes d'économie qu'ils soutenaient dans les deux chambres du parlement lorsqu'ils y étaient à la tête de l'opposition; ils introduisent plusieurs réformes salutaires à l'état. On prétend que sur les objets qu'ils ont déjà examinés, on pourra épargner un million tous les ans. On ne doute point qu'ils n'étendent plus loin leurs recherches, & qu'ils ne trouvent le moyen de mettre la nation en état de faire face aux dépenses énormes qu'elle est obligée de soutenir. Plusieurs d'entr'eux ont déjà fait paraître un grand désintéressement, en diminuant considérablement les émolumens attachés à leur office. Aussi s'applaudit-on beaucoup de la révolution qui les a placés à la tête des affaires.

F R A N C E.

Paris. M. le comte & Mad. la comtesse du Nord arrivèrent à Choisi le vendredi 17 du courant. Le 18, on les a vu entrer dans cette ville par la porte Saint-Bernard avec une suite peu nombreuse. Les équipages de LL. AA. SS. sont arrivés directement de Paris à Fontainebleau, & doivent être très-considérables,

puisque les maîtres des postes leur ont constamment fourni deux cents chevaux par chaque poste.

La nouvelle la plus intéressante pour la France dans ce moment est l'arrivée de M. de Mithon, avec ses trois beaux vaisseaux & les troupes qu'il transporte aux isles, où l'on a appris qu'il était heureusement arrivé. On ne peut trop se louer des manœuvres qu'il a mises en usage pour éviter les dangers qu'il courait de la part de l'amiral Rodney.

Les nouvelles reçues d'Espagne annoncent que M. de Guichen est rentré à Cadix le 25 du mois passé. Des lettres de Madrid nous apprennent que M. le duc de Crillon a été enfin décidément nommé général en chef de l'expédition contre Gibraltar, & qu'il doit avoir sous lui deux lieutenans-généraux. M. de Falkenhayn commandera les troupes françaises, & on lui donne pour second M. de Bonzols.

P A Y S - B A S.

Bruxelles. On parle beaucoup ici d'une grande réduction dans notre cour : elle consistera, dit-on, en cinquante-trois personnes de divers rangs, dont les appointemens sont considérables; savoir, dix-sept grands-officiers, quatorze gentilhommes de chambre, quatorze secrétaires, six copistes & deux gardes de chancellerie.

On vient de publier ici la déclaration de S. M. I. par laquelle tous les couvens de l'ordre de S. Benoît, dans les Pays-Bas Autrichiens, seront soumis à la juridiction des évêques.

On a enfin reconnu en Hollande l'indépendance de l'Amérique, & M. Adams a présenté aux Etats-Généraux ses lettres de créance, comme ministre plénipotentiaire du congrès. Ce nouveau ministre présenta le 24 avril un mémoire à LL. HH. PP. dans lequel il proposait un traité de commerce entre les deux républiques,